

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 717.—SAMEDI, 29 JANVIER 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA MÈRE DE L'ORPHELIN, d'après le tableau de Hermann Kaulbach.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 JANVIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—L'honorable M. F. Langelier, par F. Picard.—Aphorismes commerciaux.—Poésie : Charité, par J. Fleury.—Nouvelle canadienne : Le cadavre du lac, par F. Le club de raquette Le National, par X.-Y. Z.—La chemise blanche, par A. Lellis.—La mère de l'orpheline, par F. P.—Poésie : A l'aimée, par J.-M. Saint-Laurent.—Théodule et son renard noir, par H. de Puyjalon.—Un héros, par F. Picard.—Souhaits, par E. Moisan.—Petite poste en famille.—Consolation, par Gilberte.—Un !... Deux ! saute Azor, par F. P.—Bibliographie.—Légende Hongroise : L'agneau, par E. Horn.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES.—La mère de l'orphelin.—Portrait de l'honorable M. François Langelier.—Groupe des fondateurs du Club de Raquettes "Le National Indépendant," de Québec (trente-cinq portraits).—Gravure du feuilleton.—Devinette.

A TOUS NOS LECTEURS

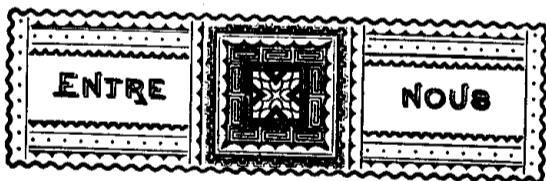
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Banqueter.—Verbe neutre—double le t devant une syllabe muette. Je banquette, tu banquetteras, nous banquetterions etc. etc.

S'ils est un verbe à la mode, en Canada, c'est bien celui-là.

Banquets par ci, banquets par là, banquets rouges, banquets bleus, banquets cailles, banquets de juges, banquets de médecins, banquets de commis-voyageurs, banquets militaires, banquets de jeunes, banquets de vieux, banquets de maires, banquets d'échevins, banquets d'entrepreneurs... que de banquets, ô mon Dieu!!

Tout le monde banquette... excepté le pauvre !

Ne trouvez-vous même pas que l'on banquette un peu trop ?

La banquetomanie menace de devenir un fléau et, si cela continue, à force de banqueter, nous finirons par mourir de faim.

N'est-il pas assez étrange que nous ne trouvions rien de mieux à offrir à un homme éminent ou que nous aimons, qu'un dîner cher et le plus souvent assez mauvais ? Et, encore, quand je dis qu'on l'offre à celui que nous voulons honorer, c'est une erreur, car en réalité, c'est bien à l'hôtelier que nous offrons notre argent, puisque lui seul en bénéficie.

Un banquet ordinaire se compose en moyenne de, mettons 200 convives, et le prix des cartes étant généralement de cinq piastres, cela fait un beau millier de dollars que nous offrons à un marchand de soupe quelconque. Le menu est fort joli, mais, le plus souvent, rien n'est à point, tout est trop froid ou trop cuit et les nombreux apéritifs que l'on a pris avant, ont si bien tué l'appétit, qu'on ne se sent aucune envie de manger quoi que ce soit.

Ces apéritifs creusent le porte-monnaie bien plus que l'estomac et viennent encore augmenter le bénéfice de l'hôtelier.

Après les discours, on recommence encore à ingurgiter des mélanges à la Borgia, de sorte qu'avant, pendant et après le banquet, on s'évertue toujours à emplir la caisse de l'hôtel.

Le lendemain, les convives constatent ce que la soirée leur a coûté, et ils n'ont pour se consoler qu'un violent mal aux cheveux.

Quant à leur hôte, il n'emporte guère de ce banquet qu'un souvenir assez vague des discours prononcés et des nombreuses santés auxquelles on a répondu.

C'est tout.

** Et maintenant, établissons le compte des dépenses occasionnées chaque année, dans notre seule province, par ces festins.

Nous avons déjà posé mille dollars, en moyenne, pour les premiers frais, ajoutons quatre à cinq cents dollars pour les liquides absorbés avant et après, multiplions par cent (il se donne bien cent banquets par an dans la province), et nous arrivons à la somme formidable de cent quarante mille dollars qui tombe tout entière dans le tiroir des hôteliers !

Ne serait-il pas mieux de renoncer à cette coutume pour suivre l'exemple que viennent de donner les citoyens de Québec et de Montréal, en offrant à l'honorable premier ministre de la province un objet d'art et une caisse d'argenterie de table ?

Ce premier pas est à noter, c'est un progrès, mais il ne faudrait pas en rester là. Supprimons les banquets et remplaçons-les par des cadeaux consistant surtout en œuvres d'art. Ce serait un excellent moyen d'encourager nos artistes et le bénéficiaire de la démonstration faite en son honneur, en conserverait au moins un souvenir tangible.

Que si, cependant, on tenait beaucoup à avoir une "beuverie," on pourrait se la payer, modeste et peu coûteuse ; un punch, par exemple, que l'on encadrerait des discours réglementaires... hélas ! Cela coûterait peut-être une piastre par tête, et, la souscription restant la même, il resterait quatre piastres pour acheter un tableau, un groupe, que l'on offrirait. Cela serait moins banal qu'un banquet.

Si l'idée du punch n'était pas acceptée, que l'on organise un concert promenade où les femmes seraient admises et assisteraient à la présentation du cadeau.

Enfin, n'importe quoi, excepté le banquet qui commence à être usé, démodé, vulgaire et même absurde.

Et pour réussir, je ne vois qu'un moyen, c'est de demander aux femmes, et en particulier aux charmantes lectrices du MONDE ILLUSTRÉ de commencer une croisade en ce sens.

Si les femmes s'en mêlent, la cause est gagnée.

** Un grand événement, quelque chose d'extraordinaire vient de se passer en France.

C'est l'apparition subite, inattendue, radieuse d'un poète de grande race, d'un poète de premier ordre.

Le nom de M. Rostand, inconnu de la foule, il y a un mois, est aujourd'hui dans toutes les bouches et déjà on parle de l'immortaliser en l'inscrivant sur la liste des académiciens.

Jamais, depuis 1830, depuis la fameuse représentation d'*Hernani*, de Victor Hugo, la France n'avait été témoin d'un enthousiasme semblable à celui qui a accueilli *Cyrano de Bergerac*, qui vient d'être représenté à la porte Saint-Martin.

Le *Gaulois* en a publié une scène et, à en juger par ce simple fragment, la pièce doit être, en effet, un chef d'œuvre.

C'est d'une fraîcheur inouïe, d'une force incroyable, d'une grâce étonnante et d'une grandeur de style à laquelle on n'était plus habitué.

Voici comment Silvio a tracé la silhouette de l'auteur de *Cyrano de Bergerac* :

Son âge ? vingt-neuf ans.

Ecoutez ses vers merveilleux, sonores, qui exaltent, tressaillent émus, souriants, ils disent l'âge du poète.

La jeunesse y éclate à chaque rime, on la sent valpiter sous chaque hémistiche, cela sonne les vingt ans, et ne sonne jamais faux. C'est un cliquetis d'esprit, un feu d'artifice qui s'allume, et retombe en étincelles, c'est une pluie d'étoiles, dans le charme de l'éblouissement.

L'homme, le voici : Brun, rêveur, au front large, aux cheveux noirs, demi-bouclés, aux yeux penseurs, à la voix doucement voilée, — la voix de serres chaudes — c'est une sensitive, un nerveux, il parle à peine, il semble écouter les voix secrètes, celles qui chantent à son oreille les refrains qu'il traduit et répète pour notre joie, et aussi pour nous faire dire : Un poète nous est né !

Poète, il l'est assurément, mais il est aussi l'homme de théâtre, il en a l'instinct, il est hanté, et voici que ce jeune, nouveau Bonaparte, gagne ses batailles, comme s'il avait fait vingt ans de campagnes.

Car je vous le dis en vérité : Un poète nous est né !

Le soir de la première représentation le président de la république à décoré le jeune auteur de la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Une croix bien méritée, celle-ci.

** Aucun de nos lecteurs n'ignore la tentative—avortée du reste—faite par la famille Dreyfus, pour essayer de prouver qu'il y avait eu erreur judiciaire dans le cas de l'ex-capitaine Dreyfus condamné à la déportation perpétuelle à l'île du Diable, pour crime de trahison envers la France.

Les Dreyfus n'ont pu produire la moindre preuve à l'appui de leur prétention et on n'a jamais eu plus qu'à présent le moindre doute de la culpabilité du misérable.

Mais les frères du forçat ne s'en sont pas tenus là et ils ont accusé un officier français, le commandant Vargin-Esterhazy d'être coupable d'avoir écrit les lettres incriminées, et celui-ci a demandé lui-même d'être jugé par un conseil de guerre.

Il vient d'être acquitté à l'unanimité. Les Dreyfus ont été aussi impuissants dans ce cas que dans le premier.

Le nom du commandant a fait croire à beaucoup de monde qu'il était parent du prince Esterhazy d'Autriche-Hongrie ; c'est une erreur. Autant celui-ci est riche, autant le commandant Esterhazy l'est peu.

Pour se faire une idée de la fortune de prince austro-hongrois, il suffit de savoir que le père du prince actuel a laissé à son fils, en héritage : vingt-neuf seigneuries, vingt-et-un châteaux, soixante bourgs et quatre cent quatorze villages—plus qu'il n'y en a dans la province de Québec.

Tout cela à un seul homme !

Si j'étais hongrois, je crois qu'il me passerait souvent des frissons d'anarchisme sur l'épiderme.

** L'autre jour, un pauvre diable de journalier, employé par la corporation de Montréal, travaillait au pic et à la pioche, quand son outil frappa une cartouche de dynamite, qui fit explosion et le blessa horriblement. On dit que s'il survit, il restera aveugle.

Comment cette cartouche se trouvait-elle ainsi enterrée là ? Mystère !

Quoi qu'il en soit, le malheureux, qui est père de famille, ne pourra plus jamais travailler, et, par conséquent, plus gagner le pain de sa femme et de ses enfants.

Si la corporation ne lui vient pas immédiatement en aide d'une manière sérieuse, que deviendront tous ces malheureux ? Que feront-ils ?

Ils poursuivront, direz-vous, ils plaideront. Ah ! oui, ils plaideront, avec qui, les pauvres ?

C'est toujours la même chose, qu'il s'agisse d'une corporation, d'une compagnie de chemin de fer ou d'un patron qui est riche : la lutte du pot de terre contre le pot de fer. On commence un procès, mais si le pot

de fer perd sa cause, il la porte en appel, puis à la Cour Supérieure et va même jusqu'au Conseil Privé, si le pot de terre trouve l'argent nécessaire pour l'y suivre, fait qui peut à peine arriver une fois sur cent.

La procédure compliquée et coûteuse est surtout l'obstacle qui empêche le pot de terre d'avoir justice.

Il n'y a pas qu'au Canada que ce mal existe, et c'est avec le plus vif intérêt que nous avons vu le parlement français adopter dernièrement la loi sur les accidents du travail.

Voici en peu de mots le triple objectif de la nouvelle législation :

1. Garantir à la victime la réparation exacte du préjudice causé ;

2. Déterminer rapidement, sans embarras et avec le minimum de frais, la pension due à l'ouvrier ou à ses ayants-droit ;

3. Enfin assurer, à l'aide de garanties certaines et quoi qu'il arrive, le paiement de l'indemnité ou de la pension, en imposant à l'industriel, tenu d'acquitter l'une ou l'autre, le minimum de charges et de contraintes afin de ne pas aggraver les conditions de l'industrie qui fait vivre patrons et ouvriers.

Cette loi admet tout d'abord cette idée du risque professionnel qui, après bien des discussions d'école et des débats législatifs, a fini par être universellement admise. L'industrie avec son matériel prodigieusement varié de moteurs et d'outils sans cesse perfectionnés, crée des dangers que l'art du constructeur, éclairé par la science, ne permet pas toujours au patron de prévenir, et que l'ouvrier ne peut davantage éviter, parce que l'accoutumance au danger ne laisse pas intact ce sentiment de la prudence qu'on doit cependant lui recommander et qu'on est en droit d'exiger de lui.

Il est donc, de par la loi, des accidents qui sont réputés causés par l'industrie et que le patron doit prendre à sa charge.

La faute inexcusable de l'ouvrier ne le prive pas de l'indemnité ; elle autorise simplement le juge à abaisser le chiffre de la pension au-dessous du minimum fixé par la loi.

Ce n'est que dans le cas où la victime a intentionnellement provoqué l'accident qu'elle perd tout droit à l'indemnité.

En admettant ce principe nouveau, la loi réalise, au point de vue de l'humanité, de la justice et de la paix sociale, un progrès incontestable.

Et ce qui concerne la fixation de l'indemnité, les tribunaux n'auront plus, comme dans l'état actuel, l'absolue liberté de fixer le chiffre de la pension au quantum qu'il leur paraissait juste d'arbitrer en capital ou intérêts. La loi nouvelle les enferme dans des limites précises, en déterminant elle-même le maximum et le minimum des pensions pour chaque nature d'accident.

Si l'accident est suivi de mort, les parents de la victime, époux, enfants ou ascendants, reçoivent individuellement des indemnités de 10, 15, 20 pour cent du salaire, sans que l'ensemble de ces rentes puisse dépasser, dans un cas, 40 pour cent, dans l'autre 60 pour cent de ce salaire. Pour les enfants, la rente cesse d'être due lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix-huit ans.

Voilà une loi qui mérite d'être étudiée par nos législateurs.

. Copie textuelle d'une lettre adressée par une institutrice au secrétaire de la municipalité :

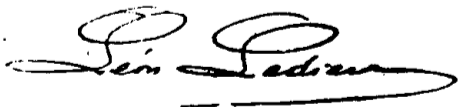
Monsieur,

Soyez informé par la présente que je discontinuerai de faire la classe à l'école de..., pour engagement matrimonial.

Bien à vous,

X. Z.

Je souhaite que monsieur son mari soit heureux.



LE CHARRETIER ET SON CHEVAL

Quand ce rustre, échauffé par le vin qu'il a bu,
Jure, sacre, et de coups rompt, dans sa violence,
Son pauvre vieux coursier, sous la charge fourbu,
Le plus cheval des deux n'est pas celui qu'on pense.

DUCHAPT.

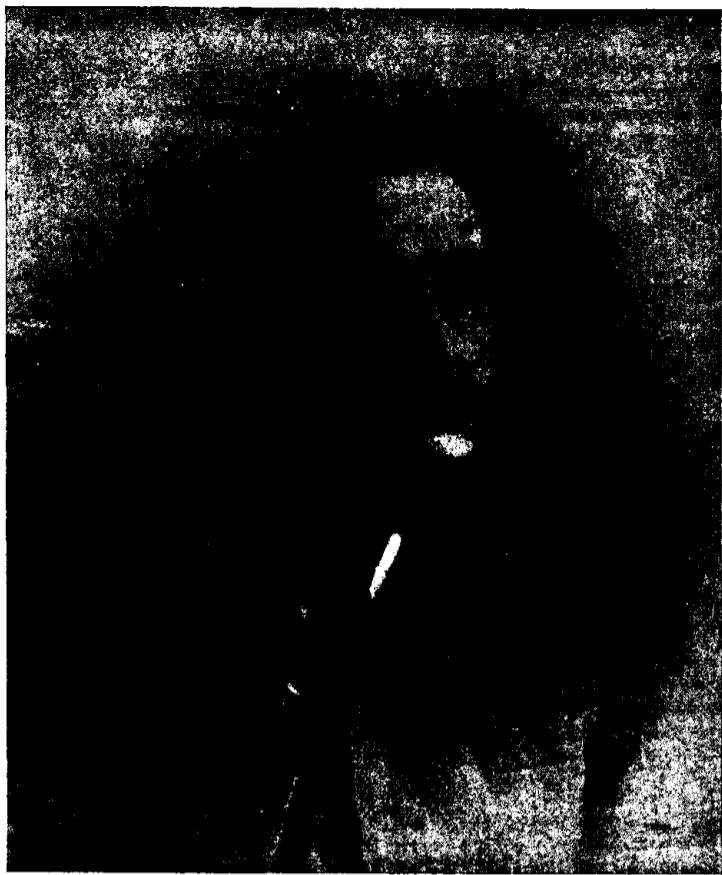


Photo. Livernois, Québec

L'HON. M. FRANÇOIS LANGELIER, JUGE DE LA COUR SUPÉRIEURE

L'HONORABLE M. F. LANGELIER

Nous sommes heureux de pouvoir publier une biographie, très complète, de l'honorable M. François Langelier, juge de la Cour Supérieure, à Montréal.

Nos lecteurs savent que c'est une des personnalités les plus marquantes de notre province : la brillante jeunesse étudiante de nos universités sait combien grande est la science de ce professeur, mais surtout combien est grand son talent à la communiquer à ses auditeurs. C'est une des meilleures marques de la vraie érudition.

L'hon. M. Langelier est né le 24 décembre 1838, à Sainte-Rosalie, comté de Bagot, de Louis Sébastien Langelier, cultivateur, et de Julie-Esther Casault. Les Langelier descendent d'une famille normande, venue de Fresquienne, près de Rouen, en 1652, et les Casault d'une famille venue de Granville.

M. François Langelier fit ses humanités au collège de Saint-Hyacinthe, ses études de droit à l'université Laval, à Québec. En 1861, il quittait la vieille capitale du Canada pour la capitale de la science—Paris—afin de se préparer à venir enseigner le droit à cette même université où il l'avait puisé. Il passa deux ans en France, et, dès l'automne de 1863, il commençait son professorat par le cours de droit romain ; enseignait ensuite le droit civil, puis le droit public. Comme couronnement, il enseigna également, durant deux ans, l'économie politique.

Il avait une méthode d'enseignement que se rappellent ses anciens élèves : prévenant, familier même, si nous osons employer cette expression, avec les étudiants, il avait l'art d'exposer les réponses par les tournures de ses questions. Sa diction pleine de pureté, sa facilité extraordinaire d'élocution, rendaient son cours attrayant, facile.

S'étant mis sur les rangs aux élections générales de 1871 à Bagot, pour la Chambre de Québec, il fut défait. Mais le 14 décembre 1873, il était élu député du comté de Montmagny, où cependant il éprouva une nouvelle défaite aux élections de 1875. Le 8 mars 1878, il recevait le portefeuille de ministre (Commissaire) des Terres de la Couronne, dans le ministère formé par M. Joly.

En mars 1879, il échangeait ce portefeuille contre celui du Trésor, jusqu'au 30 octobre de la même

année, quand le chef du cabinet résigna. A cette époque, l'hon. M. F. Langelier représentait le comté de Portneuf, où il avait été élu le 1^{er} mai 1878. Il fut battu en ce même comté aux élections de 1881.

Hautelement apprécié par la population de Québec, il fut élu maire de la vieille cité, à l'unanimité, le 1^{er} mai 1882, réélu à l'unanimité à la même charge en 1884, 1886, 1888, pour en sortir en 1890.

C'est sous son administration sage et éclairée que le nouvel aqueduc fut construit et que s'effectua l'annexion de Saint-Sauveur.

En 1884, M. Langelier fut élu député à la Chambre des Communes pour le comté de Mégantic. En 1886, ce fut Québec-Centre qui l'y envoya, et c'est cette division que l'honorable juge a toujours représentée jusqu'ici.

Sa courtoisie, le charme de sa conversation, la profondeur de son jugement, la science qu'il a des hommes, lui assurent l'estime et le respect de toutes les classes de la société Montréalaise qui, nous l'espérons, saura l'empêcher de regretter la jolie ville de Québec et ses habitants si aimables, si sympathiques.

FIRMIN PICARD.

APHORISMES COMMERCIAUX

Achetez autant que possible au comptant, et vous paierez moins cher.

Évitez les dettes courantes, et vous aurez plus de liberté d'action.

Ne confiez à personne une mission importante, quand il vous sera facile de la remplir vous-même.

Souvenez-vous qu'un client satisfait est toujours un excellent medium de publicité.

Le marchand qui étudie sa clientèle, est sûr de la voir augmenter.

Ne discontinue pas de rappeler au public toujours et toujours que tu es encore là et que tu as des produits à vendre ; plus tes annonces seront fréquentes et régulières, plus tes affaires prospéreront en s'étendant.

CHARITÉ

*Depuis l'heure suprême où, coupable et confus,
Adam, du paradis, par Dieu se vit exclus,
Et transmit à ses fils sa disgrâce et sa peine,
Dans l'univers entier, la pauvre race humaine,
En expiation, souffre, pleure et gémit.*

*La chute fut terrible, et notre cœur frémit
Sondant la profondeur du vaste et sombre abîme
Où l'homme se débat, malheureuse victime
Condamnée à souffrir même dès le berceau :
Son martyre incessant ne finit qu'au tombeau.*

*Mortels, nous sommes tous, depuis la déchéance,
Egaux devant la mort, mais non dans la souffrance ;
Car ceux que la fortune a comblés de faveurs,
S'ils souffrent comme nous, ignorent les horreurs
Qu'éprouve l'indigent lorsque, dans sa détresse,
Il souffre ou voit souffrir l'objet de sa tendresse :
Des parents bien-aimés, une épouse, un enfant !
Il voudrait les sauver, il se sent impuissant !*

*Ah ! quels sombres pensers s'agitent dans son âme !
Son cœur aigri, d'envie et de haine s'enflamme
Contre le riche avare, orgueilleux et cruel
Qui, pour un appétit brutal et sensuel,
Sans compter, dans l'ordure engloutit un pactole,
Et qui refuse ou jette à regret l'humble obole
Qui doit vêtir le pauvre et lui donner du pain,
Recueillir le vieillard, élever l'orphelin.*

*Lorsque des nations parcourant les annales,
Nous tremblons aux excès de ces haines brutales
S'assouvissant parfois dans des fleuves de sang,
Broyant tout, sans égard pour le sexe ou le rang
Songeons qui provoqua ces luttes fratricides
Où de nobles états devinrent régicides !
L'avarice, l'orgueil et le dédain blessant ;
La cruauté du fort, du riche, du puissant ;
L'injustice des lois, le honteux égoïsme,
Et, du culte du moi, le révoltant cynisme ;
C'est l'oubli de tes lois, divine charité,
Toi qui, seule, ennoblis la pauvre humanité,
Toi que le fils de Dieu vint apporter au monde,
D'union, de bonheur, de paix source féconde,
Toi qui dans tous les cœurs plantes tour à tour
Et fait fleurir la foi, l'espérance et l'amour.*

*Riches, heureux, puissants, le pauvre vous contemple.
A l'aumône du pain, joignez le bon exemple :
Quand les nobles vertus brillent aux premiers rangs,
Le peuple entier admire, estime et suit les grands.*

J. Thérien

LE CADAVRE DU LAC (*)

Respectueusement au Vénéré M. l'abbé A. Thérien.

LÉGENDE HISTORIQUE CANADIENNE

En remontant l'Ottawa ou l'Outaouais jusqu'à Papineauville ; de là, longeant la rivière de la Petite Nation jusqu'aux deux tiers de son parcours par la branche de droite, puis appuyant à l'Ouest, entrant dans le canton d'Hartwell, vous atteignez bientôt le lac Simon dont la tête se trouve dans le canton de Preston.

Traversant le lac Simon du Sud au Nord, vous arrivez aux décharges des lacs du Poisson Blanc à l'Est, du lac Thérien—ancien lac Long—à l'Ouest.

Suivez la décharge de ce dernier l'espace de 5 à 6 milles, vous arriverez à la ferme de l'hon. juge M. de Montigny, aux terrains du vénéré M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Maison de Réforme de Montréal.

La distance, de Montréal jusqu'à Papineauville est de 80 à 85 milles.

On peut aussi prendre le chemin de fer de Saint-Jérôme ; de là, par le chemin de fer de Montfort quand il sera terminé, on arrivera directement aux propriétés susdites. La distance, par cette voie, n'est que 65 à 70 milles.

La première colonie y fut fondée en 1880. Le vénérable aumônier de la Maison de Réforme, n'écouterant que son grand cœur, résolut de créer une situation aux malheureux jeunes gens sortis de la Réforme, et déjà marqués du sceau de l'ignominie.

C'était une œuvre grandiose, et du meilleur effet au point de vue social : en tous pays du monde—je parle de monde civilisé—, une telle entreprise eût reçu des encouragements non seulement de la population, mais encore et surtout du gouvernement.

(*) Tous droits réservés.

Des années durant, M. Thérien soutint cette colonie dont la base était : Union des travailleurs, étude du sol, concession à chacun des plus méritants d'un lopin de terre en toute propriété : on le voit, c'était la question sociale résolue.

Sous la direction d'un Frère, ces jeunes gens apprenaient l'agriculture en même temps que les métiers nécessaires au cultivateur : charpentier, menuisier, forgeron.

En 1885 s'y trouvait un jeune homme de Montréal, souffrant déjà d'une maladie qui devait le conduire au tombeau cette même année.

On était au plus fort des travaux du printemps. Ce jeune homme, que nous appellerons Henri (sa famille existant encore), vaquait aux plus légers travaux d'intérieur, et, en somme, ne faisait que ce qu'il voulait. Le soir, en rentrant de leur besogne, ses camarades éprouvaient un malin plaisir à le taquiner, ce qui semblait beaucoup l'exaspérer. Tous les jours, c'était la même répétition : après tout, c'étaient des enfants, et leurs plaisanteries étaient tout inoffensives.

—Dis donc, Henri, disait l'un, as-tu reçu la gigue de chevreuil que le brave sauvage Tarascon t'avait promise ?

—Nous l'as-tu fait rôti ? disait un autre.

—Tu ne l'as pas mangée seul ? interrogeait un troisième.

—Voyons, ajoutait un quatrième, ce sauvage t'a-t-il donné un bout de sa corde...

—Quelle corde ? demanda Henri.

—La corde à virer le vent !

—T'a-t-il enseigné à pêcher...

—A pêcher quoi ?

—Les anguilles de Melun, répondait le loustic.

Un soir, Henri n'y tint plus : s'écubliant complètement, il se mit à blasphémer avec fureur, à maudire ses compagnons atterrés devant la violence de sa colère.

A partir de ce moment, il demeura sombre, taciturne, ne répondant que par monosyllabes, quand toutefois il répondait.

L'été n'était pas arrivé, quand il revint chez ses parents, à Montréal : aux premiers jours d'automne, il mourait.

Vers l'automne également, les derniers jeunes gens

quittèrent cette délicieuse retraite, se dispersant à tous les vents. La maison demeura abandonnée.

•••

En face de la jolie déclivité sur laquelle est bâtie la demeure dont nous venons de parler, et à une très petite distance, se trouve, tout au sud du Lac Thérien, une île d'une quarantaine d'arpents, à cette époque presque entièrement couverte encore d'une forêt d'érables, de pins, de bouleaux.

M. l'abbé Thérien employait, au défrichement de cette île superbe, un bon sauvage de la race des Algonquins, nommé Bernard. Bernard arrivait le matin, cognait, bûchait, abattait jusqu'au soir : souvent son fils, grand jeune homme robuste, comme tout sauvage qui se respecte doit l'être, lui apportait quelque nourriture.

Il fallait, pour se rendre à l'île, passer près de la maison, afin de traverser le bras du lac séparant l'île de la terre ferme.

Dès que les grandes eaux de la fonte des neiges s'étaient écoulées, un vrai banc de sable permettait de traverser à gué sans se mouiller—pourvu que l'on eût de grandes bottes.

Un jour (au printemps de l'année 1886), dès qu'il vit son fils, Bernard lui demanda :

—Qu'as-tu été faire dans la maison du Père ?

—Mais, papa, répondit le jeune homme, je n'y suis point entré ! Je croyais même, sur le moment, que c'était vous qui y étiez.

—Voilà qui est singulier ! murmura Bernard. Y aurait-il des voleurs ?... Viens, dit-il à son fils ; allons voir : nous ne pouvons laisser personne piller cette demeure.

En cet instant, ils entendent très distinctement des pas pesants retentir sur les planchers, dans les escaliers. Un mince filet de fumée monte en longues spirales dans le bleu ciel. Puis, on entend résonner les cordes d'un violon, mais, c'était un air si lugubre, si plaintif...

Les deux hommes se sont approchés à la manière sauvage, sans se démasquer. Ils rampent dans le plus profond silence de la fenêtre jusqu'àuprès de la chambre où ils jugent que se trouve l'homme.

Ils bondissent comme des ressorts, se collent tous deux la face aux carreaux des fenêtres... Rien !...

Surpris, car leurs sens de sauvages sont rarement en défaut : et c'est bien de cette place que part le son du violon, ils font le tour de la maison, s'arrêtant à chaque fenêtre, vérifiant les portes ; mais n'ayant pu les ouvrir, les voiles d'araignées seraient léchées. Aucune trace d'effraction aux fenêtres : Bernard a sidé lui-même à l'effrayante manière à ce qu'on ne pût les ouvrir du dehors, il les a toutes repassées l'une après l'autre.

Tandis, qu'il font le tour, ils remarquent que le son du violon vient bien de la place où ils se sont arrêtés en premier lieu.

Ils y reviennent avec les mêmes précautions que la première fois : pas une feuille n'a été froissée, pas une branche n'a tressailli.

Ils surgissent tout à coup, regardent...

Rien !...

Un bruit de porte qu'on referme violemment ; des pas pesants, fatigués, faisant craquer les planchers,



Ils bondissent comme des ressorts.—Page 628, col. 3

l'escalier... tout redevient silencieux. Le pauvre Bernard ne pouvait trop s'expliquer ce mystère.

—Attendons à demain, dit-il à son fils ; nous verrons bien si c'est quelqu'un.

De son île, le lendemain, il perçut les mêmes bruits. Son fils avait essayé à nouveau, de surprendre le mal-facteur ou le mauvais plaisant : il n'avait rien vu, mais il avait toujours entendu les pas pesants, l'air lamentable et même, il en était sûr, de sourds gémissements.

Après quelques jours, Bernard prit peur : il fit écrire au vénérable prêtre que la maison était hantée. Il ajoutait que, devant un pareil fait, il ne voulait plus continuer le défrichement entrepris par lui.



(La fin au prochain numéro)

LE CLUB DE RAQUETTE " LE NATIONAL "

(Voir gravure)

Nous présentons à nos lecteurs, dans le présent numéro, un groupe formé des officiers et des membres du club de raquette le National Indépendant, de Saint-Sauveur, Québec. Ce club, qui a été fondé en décembre 1896, est composé exclusivement de Canadiens-français choisis parmi la fleur de la jeunesse Québécoise.

La constitution de ce club, que nous avons lue, mais que nous regrettons de ne pouvoir publier faute d'espace, comporte des articles où la moralité, la sobriété et l'honneur des membres de ce club sont fièrement affirmés. Bravo ! voilà ce qui s'appelle être vraiment Canadiens-français !

Parmi les officiers d'honneur du National Indépendant, nous voyons sir Wilfrid Laurier, l'hon. S.-N. Parent, les échevins Chs.-E. Roy et U. Cartier, M. J.-B. Caouette, poète-lauréat de l'Académie des Muses Santones, et M. J.-B. Thibaudau, président général de la société Saint-Vincent de Paul, de Québec.

Sa devise est : " Brave la neige et va tou chemin ! " L'uniforme du club est noir, mais le turban et le gland de tuque ainsi que le capuchon, le ceinturon et les bas sont d'un beau jaune orange.

La ville de Québec compte déjà plusieurs clubs de ce genre composés de braves et joyeux sports, mais nous ne craignons pas de dire que le National Indépendant est un des plus remarquables, sinon le plus remarquable à tous les points de vue. Aussi sa popularité grandit-elle de jour en jour au sein de la vieille cité de Champlain. Longue vie et prospérité au National Indépendant...

On nous informe que ce club organise actuellement une excursion à Montréal et que le départ des excursionnistes s'effectuera de Québec le 29 du courant. LE MONDE ILLUSTRÉ leur souhaite la plus cordiale bienvenue !

Voici la liste des officiers et des membres du club :

Sir Wilfrid Laurier, patron ;
L'honorable S.-N. Parent, président d'honneur ;
M. J.-B. Thibaudau, 1^{er} vice-président d'honneur ;
M. J.-B. Caouette, 2^e vice-président d'honneur ;
M. Joseph Côté, 3^e vice-président d'honneur ;

MM. Achille Emond, président actif ; Adélar Lali- berté vice-président ; Séraphin Vachon, secrétaire ; Israël Montreuil, asst.-secrétaire ; Eugène Groulx, trésorier ; Edouard Déry, capitaine ; Napoléon Leclerc, chef de bande ; Octave Fortin, sous-chef de bande ; George Marcoux, lieutenant capitaine. Comité de régie : MM. Ad. Dupuis, Jos. Plante, Ud. Jobin, Od. DeVarennes, Napoléon Garneau.

Membres : MM. Omer Cloutier, Nap. Dulac, Adélar Emond, Albert Beaupré, Jos. Rancour, Léon Gingras, Alf. Rochette, Jos. Côté, Léandre Grenier, Edouard Plante, Eug. Gingras, Arthur Mordor, Alf. Nolet, Elz. Blais, Émile Tardif, Albert Mercier, Alf. Déry, Rosaire Bolduc, M. Goulet, Jacques Labrecque, Francis Perrault.

Nos lecteurs aimeront sans doute à lire, et même à

chanter, le chant du club " National Indépendant " qui a été composé par M. J.-B. Caouette.

(Sur l'air de : " En revenant de la Vendée)

I

Quand nous allons raquett's aux pieds, (bis)
Nous marchons comme des troupiers ;

Refrain

Viv' le National
Formé de Canadiens-français
Qui n'auront peur jamais !

II

Bravons nos froids de Sibérie, (bis)
La neige et la bise en furie ;

Refrain.

III

Soldats d'un genre tout nouveau, (bis)
Prenons pour arme le flambeau ;

Refrain.

IV

A l'exemple de nos aïeux, (bis)
Montrons-nous fiers et courageux ;

Refrain.

V

Ne ménageons jamais nos pas, (bis)
Franchissons tous les embarras ;

Refrain.

VI

Nous reviendrons à Saint-Sauveur, (bis)
L'âme et l'esprit de bonne humeur ;

Refrain.

VII

Pour soutenir notre gaité, (bis)
Nous boirons plus d'une santé...

Refrain.

VIII

Sans étiquette, en vrais lurons, (bis)
Nous mangerons et fumerons ;

Refrain.

IX

Et tour à tour nous danserons (bis)
Lanciers, quadrill's et cotillons.

Refrain.

X

Aux jeunes filles, les garçons (bis)
Feront l'amour en deux leçons !

Refrain.

XI

L'amour promet au noble cœur (bis)
Le mariage et le bonheur...

Refrain.

XII

La morale de ces couplets, (bis)
C'est d'éviter tous les excès !

Refrain.

XIII

Amusons-nous en citoyens, (Bis)
Comme des braves Canadiens !

Refrain.

XIV

O raquetteurs, soyons unis, (bis)
Si nous voulons rester amis !

Refrain.

LA CHEMISE BLANCHE

Dans un joli et riche village où les villas semblent rivaliser de coquetterie avec leurs brillantes crêtes et leurs gais fleurons, avec leurs gentils parterres qui déversent dans l'air des flots de parfums s'élève majestueux le collège de... puissant monument de pierres massives, simple, qui semble, hautain, mépriser le luxe raffiné des maisons qui l'entourent. Bien des générations déjà ont puisé la science et la vertu dans ses murs qui abritent encore des centaines d'élèves, l'espoir de l'avenir.

Il y a bien quinze ans, le robuste paysan Jean M... et sa robuste femme Marie soutenaient dans cet établissement leurs deux non moins robustes fils. L'aîné se nommait Paul, le cadet portait le beau nom de Joseph. Leurs costumes de pensionnaires n'y faisaient pas trop bonne figure, mais leur pension était fidèle-

ment payée avec les beaux écus gagnés à la sueur du front de leurs généreux parents. D'ailleurs les vaillants gaillards dans leurs pantalons d'étoffe du pays étaient bien décidés d'acquitter en taloches et en coups de poings les moqueries de leurs camarades, en drap noir.

A deux pour le dimanche, ils n'avaient qu'une chemise blanche. Quand Paul l'avait mise une fois, il la passait à Joseph.

Ce que provoqua cette chemise !

—C'est moi, disait Paul, qui doit la porter.

—Mais non, criait un condisciple, c'est Joseph. Tu sais bien, Paul, comme tu te pavanais tout fier de l'avoir en te promenant avec moi.

—Tu mens. Je ne me souviens pas de cela.

—C'est vrai, tu lui as fait une tache, ajoutait un autre.

—Même un accroc, reprenait un troisième.

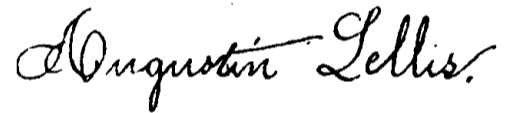
Et Joseph, qui ne demandait qu'à la mettre deux dimanches de suite, soutenait ses compagnons avec ardeur. La chemise sortait de ces luttes, frippée ou déchirée.

Quand l'opinion changeait de parti, à cause d'une complaisance de Paul, celui-ci avait à son tour le même privilège.

Tous deux, cependant, poursuivaient leurs cours avec une application exemplaire, laissant loin derrière eux les pédants, les paresseux, les railleurs dont les habits élégants arrivaient de chez le tailleur et dont les chemises venaient de sous le fer d'un chinois.

Paul et Joseph, avec distinction, obtinrent leur brevet, le premier pour l'étude de la médecine, le second pour l'étude du droit.

Tandis que quelques-uns de ceux qui se moquaient d'eux au collège traînent des jours misérables, battus par les tempêtes, écrasés dans les combats de la vie, aujourd'hui, médecin et avocat de renom, leur talent leur a déjà acquis une jolie fortune, et dans leur toilette ils ont tant de chic que l'on pourrait leur donner, comme à feu le duc de Clarence, le surnom de *collar and cuffs*.



LA MÈRE DE L'ORPHELIN

(Voir gravure)

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture....

Mais pourquoi, aux petits enfants, la refusez-vous, mon Dieu ?

Vous avez suscité l'admirable Sœur de Charité ; vous avez mis au cœur de personnes choisies, dans toutes les religions, par toute la terre, un amour profond pour ceux qui souffrent, pour les petits surtout.— Cependant, combien de centaines, combien de milliers de ces pauvres petits êtres créés à votre image, meurent sans soins, sans personnes qui s'occupe d'eux ?

Sœur de Charité, ô ma Sœur douce et aimée ! Avez-vous donc tant souffert, pour que vous vous dévouiez ainsi à l'orphelin ?

Mais non : sous votre cornette, je vois encore les traces de la couronne que vous portiez, le parfum de vos vertus rappelle encore les nards et les essences précieuses de votre passage dans le monde.

Vous aimez ceux qui souffrent, vous les aimez par amour de Dieu : mais si vous aviez souffert ces souffrances inénarrables qui se cachent sous un sourire, qui ne se disent qu'à l'oreille d'un frère ou d'une sœur aimés, vous sentiriez s'augmenter encore cette affection céleste que vous avez pour les malheureux ! F. P.

MODE POUR FILLETES

On fait, pour les fillettes, de très jolis manteaux longs, serrés à la taille par une ceinture et garnis de deux bandes de fourrures posées à 2 ou 4 pouces de distance. Les larges revers de velours de la couleur de la ceinture sont bordés par une seule bande de fourrures.

A L'AIMÉE

*Nous donnant le parfum des douces fleurs écloses
Hier le vent du soir disait de tendres choses :
Seuls nos pas éveillaient l'écho silencieux
De la terre endormie et dans les vastes cieux
Luisaient en scintillant de brillantes étoiles
Que la tranquille nuit au milieu de ses voiles
Laisait apercevoir. Cependant vos soupirs
Étaient plus parfumés que ceux des doux zéphirs,
Votre regard était plus doux et plus aimable
Brillait, étincelait, était plus admirable
Qu'aucune étoile au ciel. Votre charmante voix
Était même plus douce et plus belle, je crois,
Que l'aimable, le grand, le suave murmure
Qu'au lever de la nuit fredonne la nature.
Oh ! oui ! puis à présent, quand apparaît le soir,
Toujours je pense à vous, je désire vous voir.*

JOS.-M. SAINT-LAURENT.

THÉODULE ET SON RENARD NOIR

(Suite et fin)

—Je veux dire deux jeunes renards, l'un argenté et l'autre du plus beau noir. Je les nourris en ce moment me proposant de les tuer en janvier. La Compagnie de la baie d'Hudson m'en donnera sûrement cent cinquante dollars ou elle ne les aura pas.

—Les avez-vous trouvés dans la même famille ?

—Non, monsieur, j'ai pris deux femelles au printemps. Elles ont *petitées* presque en même temps. J'ai eu dans la première famille un croisé et un argenté—c'était une femelle croisée.—Dans la seconde famille—la femelle était rouge avec les pattes noires—j'ai trouvé le noir. J'ai rendu la liberté à tous les autres renardeaux : ils étaient rouges ou jaunes ; puis ça m'en aurait fait trop à nourrir. Le croisé est mort d'un coup de pied que lui a donné mon imbécile de neveu qu'il voulait mordre, mais je soigne moi-même ceux qui me restent. Venez donc les voir demain.

—Je vous le promets, j'irai, vous pouvez compter sur ma visite.

Nous continuâmes à causer quelques instant encore, de choses et d'autres. J'appris que les rats musqués étaient légions ; qu'il y avait de la loutre ; que les deux Ouatchou contenaient de nombreux poissons ; que le homard paraissait très abondant dans les roches et que mon interlocuteur avait tué huit cents moniacs (canards eider) à la passée du printemps. Enfin il me quitta.

Le lendemain, après avoir déjeuné, Thomas et moi, nous nous dirigeâmes vers l'habitation de notre nouvelle connaissance.

Il était absent, bien que le soleil fut déjà haut lorsque nous arrivâmes. Le temps était superbe. La brise suffisait à écarter les mouches et les maringouins et, sûrs de ne pas être martyrisés, nous trouvâmes plus à notre gré de nous asseoir devant la porte du camp, pour y attendre notre hôte en fumant.

Tout en attendant, je songeais à la méthode d'élevage employée par Théodule, méthode qui ne m'était point inconnue quoique je n'eusse jamais voulu en user.

Je désirais savoir ce qu'en pensait mon engagé et professeur de chasse, l'illustre Thomas.

—Dis donc, Thomas, prendre les femelles au printemps comme ça, est-ce correct ?

—Oui, monsieur, c'est correct : la loi ne s'en occupe pas. Par exemple, ça n'enrichit pas les chemins de tentures, parce que pour prendre une, deux ou trois femelles il faut tuer ou blesser dix ou douze renards des deux sexes. Vous comprenez bien qu'on ne *déprend* pas une bête aussi maligne sans être obligé de l'assommer, au moins à moitié et quelquefois complètement. Puis on tue les femelles, une fois qu'elles ont *petitées* pour ne pas être obligé de les nourrir ou parce que leur poil est sans valeur. Bien plus on fait de même pour les petits dont la peau n'a aucun prix et c'est autant de perdu. Je sais bien que tous les chasseurs n'en font pas autant, mais, vous pouvez me croire, les trois quarts en agissent ainsi.

—Et, repris-je, les jeunes que l'on conserve sont-ils faciles à élever ?

—Oui, monsieur, assez faciles. Plus faciles à élever qu'à garder. Ça à le diable aux corps, ces bêtes-là !

—Au demeurant, mon brave Thomas, c'est une chasse qui devrait être interdite, n'est-ce pas ?

—Sans doute, monsieur, sans doute. Toutes les bêtes méritent protection, vous savez cela mieux que moi ; et si la pelletterie disparaît, il en est un grand nombre d'entre nous qui se passeront de beurre.

La voix de Théodule nous interrompit. Il arrivait en chantant, portant sur l'épaule un sac tout humide et taché de sang.

—D'où arrivez-vous, ainsi équipé ? lui demandai-je.

—De chercher le dîner que je veux vous offrir, monsieur. Je dois vous rendre vos politesses, malheureusement, ce ne sera pas de la même manière, car je n'ai pas une goutte de rhum.

—J'ai pensé à cela, répondis-je, et, croyant ne point vous choquer, j'en ai apporté une bouteille.

—Me choquer ! ah ! bien non, par exemple, je ne suis pas encore si fou, ajouta-t-il en riant.

Et il se mit aussitôt à ouvrir son sac, d'où il retira trois saumons encore pantelants.

Je ne commis pas l'indiscrétion de lui demander en quel lieu et comment il les avait pris. Ces animaux portaient tous, aux environs de la nageoire dorsale, un trou béant et sanguinolant qui ne me laissait aucun doute sur la nature de l'instrument qui avait servi à les capturer. Il comprit ce qui se passait dans mon esprit et me dit en riant.

—Ça saute beaucoup, ces bêtes là, et il faut croire que ça retombe souvent sur des roches bien pointues.

—Oui, répondis-je, sur la pointe des rochers à *nigoques*, il n'y a rien de pire.

—Justement, monsieur, justement, c'est cela même. Mais, nous allons dîner d'abord, le soleil est déjà bien haut et vous devez avoir faim, nous verrons nos élèves ensuite.

—Parfaitement, ajouta Thomas, j'ai une faim de *marache* (sorte de requins).

Le brave garçon avait toujours la fringale, je crois vous l'avoir dit.

Théodule et lui se mirent à l'œuvre sur le champ. Bientôt le saumon, congrûment entouré de tranches de lard et aussi convenablement rissolé qu'il fut possible, fuma sur la table autour de laquelle chacun de nous se hâta de prendre place.

Le dîner fut silencieux, malgré la très robuste rasade que nous avions engloutie avant de donner le premier coup de fourchette ; j'avais faim, Thomas faisait les morceaux triples et Théodule, malgré son apparent abandon, se tenait encore sur la réserve et m'observait avec attention.

Le repas achevé, les pipes s'allumèrent, et les réflexions de mon hôte m'ayant été, sans doute, favorables, il prit la parole et me dit :

—Je vous ai pris d'abord pour un *messieur*, soit dit sans comparaison sous votre respect, je me suis bien trompé. Vous êtes un homme de la côte, comme nous. Je l'avais entendu dire et je savais que vous étiez incapable de faire tort à un pauvre homme.

—Vous l'avez dit, mon cher Théodule, complètement incapable. Je ne voyage que pour m'instruire, pour apprendre beaucoup de choses que je ne sais pas.

Je n'envisage aucune de vos rivières, et je comprends combien il doit vous être pénible de vous voir enlever ce qui vous faisait vivre, pour le voir ensuite passer aux mains d'étrangers riches qui, la plupart du temps, n'en jouissent que quelques jours et n'en ont besoin que pour satisfaire leur vanité ou leur plaisir. Mais que pouvons-nous à un pareil état de choses ? Rien, n'est-ce pas ? Aussi, ferons-nous mieux de laisser cela et d'aller voir vos renards.

Théodule ayant répondu d'une manière affirmative, nous nous dirigeâmes vers l'appentis qui attenait à son camp. Cette pièce communiquait par une porte basse avec celle que nous quitions et qui servait tout à la fois de salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine. Elle était construite en troncs d'arbres non équarris reposant sur un *solage* en pierres plates jointes avec soin.

Dans ce lieu d'architecture primitive j'aperçus, dès mon entrée, deux renardeaux accroupis, chacun dans un angle différent, le museau allongé sur les pattes et

fixant sur nous des yeux aussi clairs que peu tendres et peu engageants.

Malgré le pelage d'été qui les couvrait alors, on devinait parfaitement ce que serait quatre mois plus tard leur fourrure. Le renardeau argenté était beau, mais le renardeau noir, qui appartenait à la variété noire lustrée sans mélange, promettait d'être superbe. Il n'était pas douteux qu'à la fin de janvier, époque à laquelle leur possesseur se proposait de les tuer, leur dépouille n'eût acquis tout son développement et toute sa valeur. Je restai quelques minutes en contemplation devant les deux animaux, puis, je quittai l'appentis, dont l'air, empesté par les émanations peu alléchantes qui sont propres aux renards, me rendait le séjour intolérable.

—Eh bien ! monsieur, que pensez-vous de mes élèves ?

—Ils sont très beaux. Le renard noir surtout est incomparable. Si j'étais riche j'en donnerais cent vingt piastres volontiers. Changement de propos, allez-vous vous choquer si je vous adresse quelques questions ?

—Non, monsieur, non. N'ayez crainte et envoyez fort.

—C'est bon ! Comment *tendez-vous* ?

—Dans les chemins, avec des pièges No 4 à mâchoires minces. J'apprête avec du chien de mer (requin) du loup-marin (phoque) et plus tard avec des œufs. Vous avez vu mes portages et vous n'êtes pas sans avoir remarqué que tous coupent, sur les pointes, des sentiers de renard.

—Oui, j'ai remarqué cela. Par ce procédé vous devez prendre autant de mâles que de femelles ? Puis, lorsque vous prenez des femelles très rapprochées du terme, vous devez les blesser presque toutes et même en perdre quelques unes ?

—Sans doute, monsieur. Il est difficile de faire une omelette sans casser des œufs et il m'importe fort peu, je vous assure, car, lorsque je tombe sur une belle *petitée*, ça me paie gros et sans trouble.

—Comment soignez vous les petits ?

—Comme de jeunes chiens, tout pareil. C'est vrai qu'en grandissant ils cherchent à mordre et à s'échapper. C'est de la précaution et du soin qu'il faut. Dame, que voulez-vous ? même avec les animaux, il n'y a pas de médaille sans revers.

Et sur cette réflexion, Théodule, haussa philosophiquement les épaules.

Lorsque notre conversation prit fin, le soleil commençait à disparaître derrière les collines de l'ouest. Il était temps de regagner notre embarcation et je dis adieu à mon interlocuteur.

Le lendemain, de grand matin, la brise adonnant, je mis le cap sur la baie de Mascaline et partis sans le revoir.

L'année suivante, je revenais au commencement d'octobre de la Tête à la Baleine, lorsqu'une grande brise de vent d'est me força à chercher un refuge, le soir, dans la baie du Loup-Marin.

Je profitai de ce contre-temps pour aller rendre visite à Théodule. Il était à son camp et parut enchanté de me revoir. Néanmoins, il n'avait pas cet air satisfait qui se peint toujours sur la figure du chasseur heureux.

—Eh bien, lui dis-je, comment vont les affaires ?

—Mal, très mal, monsieur.

—Comment mal ? mais vous avez dû très bien réussir l'hiver dernier ? Il y avait bonne apparence de pelletterie et vos élèves seuls devaient, d'après vous-même, vous rapporter cent cinquante dollars.

—Ah ! bien oui ! parlons-en de mes élèves. Les maudites bêtes se sont *ensauvées*. Elles courent encore.

—Que me dites-vous là ? Et comment ce malheur vous est-il arrivé ?

—Bien simplement, monsieur. B... et D... sont arrivés chez moi vers le milieu d'octobre. Ils se rendaient à leur poste de chasse près de Nabessipi. Malheureusement, ils avaient de la boisson avec eux. Nous avons bu comme des éponges et, pendant que j'étais le plus en fête, j'ai voulu leur montrer mes renards—on a des idées comme ça quand on est saoul. En ouvrant la porte de l'appentis, j'ai trébuché contre une de mes bêtes et suis tombé tout de mon long.—Les

deux *venimeux* d'animaux en ont profité. Ils ont sauté par dessus moi, et, comme pour comble de malchance, la porte du camp était ouverte, ils sont sortis et ont pris la plaine, les maudits.

Je regardais Théodule sans souffler mot, retenant à grand'peine une envie de rire immodérée ; puis, sans trop savoir pourquoi, je vous l'atteste, ce bon Jean de la Fontaine me revenant en mémoire, je me mis à murmurer assez haut :

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet...

—Perrette ! exclama Théodule, je l'ai bien connue. C'était une jolie fille. Elle habitait Trois-Pistoles.

—Oh ! mon cher ami, ce n'est pas la même, répondis-je. La mienne était du pays Chartrain, en France, et elle élevait des renards comme vous.

Et je pris congé de Théodule, que je ne retrouvai plus sur la côte les années suivantes. Il s'est retiré, paraît-il, auprès d'un de ses frères qui habite le lac Saint-Jean, où il n'élève plus de renards, mais où il se teint toujours la barbe pour plaire aux *créatures*, ainsi qu'il le disait autrefois.

H. de Puujalot

UN HÉROS

Oh ! c'est un héros : bien modeste—mais je certifie que c'est un héros vrai, un héros dans toute la force du terme. Un héros, nous dit l'Académie, est celui qui se distingue par une valeur extraordinaire, des hauts faits, une vertu éclatante.

Il a tout cela, il est tout cela.

Depuis vingt-cinq ans, il se complait au milieu d'enfants que personne n'aime plus, que la société a rejetés de son sein : il leur prodigue des tendresses comme le ferait le meilleur des pères, il dit : *mes enfants*, à ces pauvres fleurs déjà éclaboussées par les fanges du vice.

Il y a vingt-cinq ans qu'il les aime ainsi, que ces malheureux, d'année en année renouvelés par de nouvelles condamnations, l'entourent d'une affection respectueuse qu'ils ne perdent plus : j'en ai vu de nombreuses preuves.

Tout l'été, une ou deux fois par semaine, il emmène à la campagne ces prisonniers qu'on lui confie, trois ou quatre à la fois, jamais deux fois de suite les mêmes : son maigre revenu, après avoir servi à nourrir sa mère, une véritable Marguerite Bosco, et ceux qui, ayant faim, assiégent sa demeure (je le sais, puisque durant des années c'est là que j'avais mon couvert, quand personne ne voulait tendre vers moi, non point une aumône, mais une petite place me permettant de ne plus être à la charge de cet homme si bienfaisant), son maigre revenu, dis-je, est consacré à ces malheureux ; mais nos puissants chemins de fer, d'une puissance incroyable de dureté de cœur, ne lui accordent pas même une réduction à laquelle il a bien droit, vous en conviendrez tous !

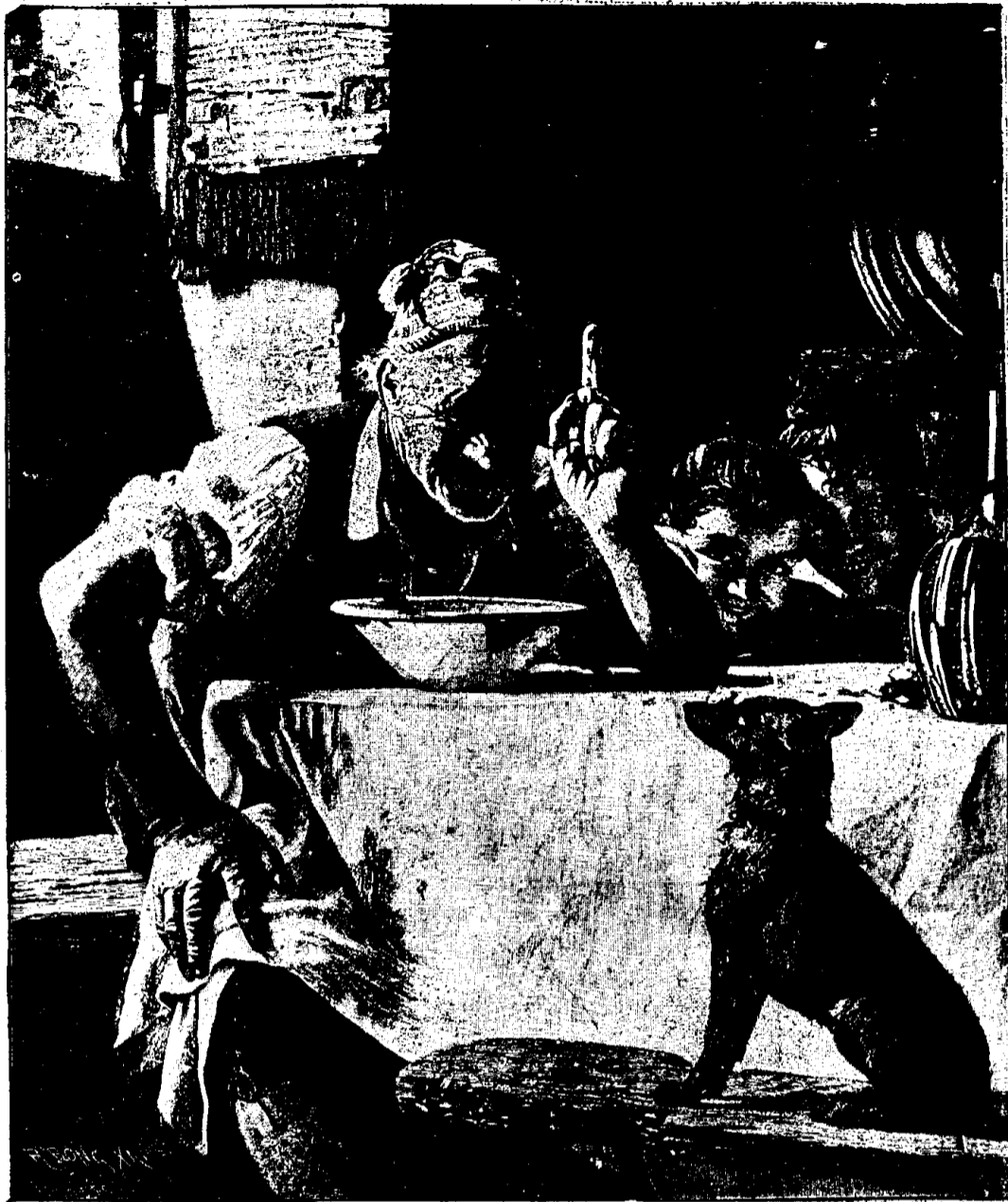
Depuis des années, il procure ainsi à tous, à tour de rôle, l'illusion de la liberté durant un jour ou deux chaque semaine : et, comme les prisonniers confiés par le ministre de la Justice de Turin au vénérable Dom Boeco, ceux-ci ne se sauvent jamais non plus.

Samedi, le 15 de ce mois, une petite fête tout intime réunissait chez ce héros—ange venu du ciel—quantité de ses meilleurs amis : les enfants de la Maison de Réforme. Ils surent trouver, dans leurs cœurs émus, des accents qui retentirent délicieusement dans son cœur à lui ! Ils fêtèrent avec entrain ses vingt-cinq ans passés sans interruption à les chérir, à les relever à leurs propres yeux et devant Dieu !

A cette fête, il n'y avait ni gouverneurs, ni ministres, ni députés, ni grands quelconques.

La gracieuse petite Georgine, l'Acadienne, implorant le bourreau rouge pour son père, lui disait :

« Lors de sa naissance, l'Enfant-Dieu laissa s'échap-



UN !... DEUX !... SAUTE !

per la CHARITÉ ; et depuis, il ne peut—peut-être ne le voulut-il pas ?...—la rattraper.”

Elle était là, au milieu de ces enfants reconnaissants ; nulle puissance de la terre ne vaut devant elle !

Et notre modeste héros, ce savant qui s'ignore lui-même, ce bon Samaritain donnant aux pauvres tout ce qu'il a et *tout ce qu'il est*, c'est le vénéré monsieur l'abbé Amédée Thérien, aumônier de la Maison de Réforme de Montréal.

A lui, à sa vénérable mère, tous nos vœux de bonheur ! A lui, nos chaleureuses et respectueuses félicitations au sujet de son jubilé de vingt-cinq ans !

A lui toute ma gratitude—lui que me met si souvent à même d'écrire quelque conte ou légende historique pour notre joli MONDE ILLUSTRÉ.

SOUHAITS

A mon ami, Arthur M..., à l'occasion de son mariage

Pendant ces quelques instants qui précèdent la grande cérémonie, qui fait de deux un seul être, je veux venir t'apporter mes souhaits de bonheur sur l'horizon doré qui s'ouvre devant toi.

Dans quelques jours, jours qui te paraissent peut-être d'une longue durée—je comprends ton impatience, le bonheur n'arrive jamais assez vite—tu prononceras, aux pieds des autels où, pour la première fois, tu reçois le Pain divin, un serment qui te liera pour toujours à la compagne que ton cœur s'est choisie ; alors commencera pour toi cette vie douce et calme, ces longues veillées de causeries intimes aux lueurs joyeuses d'un bon feu pétillant. Là s'accompliront tous ces châteaux

en Espagne qu'on se plaît à construire en pensant à sa bien aimée.

Nous aurons, il est vrai, la peine de te voir plus rarement, mais nous nous consolerons en pensant à ton bonheur, que nous t'envierons sincèrement et en mettant ton exemple en pratique.

Quel charmant tableau à contempler que celui du foyer conjugal ! Il me semble la voir, cette image, ces traits chéris éclairés d'un sourire indéfinissable lorsque le protecteur fait son apparition au retour du travail.

Oui, sois son protecteur comme elle sera ton soutien par son amour, alors que tu traverseras quelques pas difficiles de la vie. Fais sa joie, elle fera ton bonheur. Regarde l'avenir d'un œil serein et calme ; l'horizon de la nature est immense, mais celui de la vie conjugale est très restreint, et il n'en est que plus vrai.

Je voudrais m'exprimer avec plus d'éloquence, mais les termes manquent à mes sentiments ; qu'il te suffise de savoir que mon cœur est rempli de souhaits de bonheur, de prospérité, d'une longue vie bien remplie pour toi et ta compagne.

Eugène Morcau

Un jour, une dame qui venait de parcourir un pamphlet impie, disait à un grand philosophe :

—Dieu a, dans cet écrivain, un bien sot ennemi.

—Madame, répondit le philosophe, apprenez que Dieu ne saurait en avoir d'une autre espèce.



LE MONDE ILLUSTRÉ

U. Cantin, mbre hon.

J.-B. Caouette, mbre hon.

Hon. sir Wilfrid Laurier, patron

Ach. Emond, p

FONDATEURS DU CLUB DE RAQUETTES " LE NATIONAL



mond, prés. actif

Son Hon. S. N. Parent, prés. hon.

J. B. Thibaudeau, vice-prés. hon.

Photographie Gingras, Québec
Chs E. Roy, mbre hon,

NAL INDEPENDANT" : "BRAVE LA NEIGE ET VA TON CHEMIN."

PETITE POSTE EN FAMILLE

Alexandre F., Montréal. — Non, cher monsieur, vous n'êtes pas oublié. Mais réellement, il nous est impossible de publier plus vite ce que nous recevons. Nous aurions été très heureux de vous voir écrire régulièrement ; mais ce n'est pas possible non plus, vous le reconnaissez vous-même. — Merci de cœur de vos bons souhaits : agréez les miens à nouveau.

J. T. O. S., Maskinongé. — Quelle gracieuse surprise vous m'avez faite, et avec quelle délicatesse ! Comment vous remercier de ce beau livre que j'ai reçu en même temps que votre lettre ? — Non, certes, je ne dirai pas, quand je citerai cet ouvrage d'histoire naturelle, que je le dois à votre noble bonté — puisque votre modestie me le défend ! — Merci de tout mon cœur.

Mlle Moquita. — Voilà un nom gracieux à ajouter au bouquet de fleurs du MONDE ILLUSTRÉ. El corazón de esta dulce Moquita puede vencer todas las dificultades.

Jos. S. B., Québec. — Oui, cher ami, continuez. Votre mérite est d'autant plus grand, que vous avez étudié seul. J'espère que vous êtes bien rétabli ?

Jean-B. B., Sorel. — L'énorme quantité de manuscrits que nous recevons chaque jour, ne nous permet pas de reproduction des journaux du pays. Nous le regrettons, croyez-le, car votre travail est fort beau.

E. L. T., Montréal. — Auriez-vous le temps de passer en nos bureaux un de ces jours, s'il vous plaît ?

Alphonse G., Montréal. — Impossible, cher ami, pour les vers. Je vous ai dit qu'il y a des règles, vous ne les observez pas. Je verrai la nouvelle. Etudiez surtout l'orthographe, par les bons auteurs ; les idées en poésie, sont des idées comme en prose : il ne faut donc pas torturer les mots ni la langue pour faire des vers.

CONSOLATION

A la famille de feu madame O. Goulet.

Les jours de l'homme passent rapidement.

Que nous avons raison de répéter ces paroles du prophète devant la tombe qui vient de se fermer. O mort, que tu es cruelle, tu fauches tout sur ton passage, sans songer à l'âge, ni au vide immense que tu laisses. Quand te lasserai-tu donc de frapper, de jeter le désespoir dans les familles saintement unies, en arrachant à l'amour des leurs, un membre tendrement aimé ? Hélas ! nous avons encore à déplorer un de tes nouveaux coups dans nos rangs, où tu t'es choisi une victime : Mme Onézime Goulet.

Tu n'as donc pas vu le désespoir d'un époux, frappé dans ce qu'il avait de plus cher au monde, tu n'as donc pas tressailli, en voyant la douleur amère d'un père, d'une mère assistant douloureusement à l'agonie de leur fille aimée ; tu n'as pas eu pitié des larmes fraternelles qui tombaient sur le lit de souffrance de celle que tu étrennais ? Non, non, comme enivrée de tes succès précédents, tu commandais, avec un sourire féroce, de trancher le fil de vie de cette âme innocente.

Vois, maintenant, cet époux, ce père, cette tendre mère, ces frères, cette sœur, ces amis, qui hier encore souriaient de bonheur, aujourd'hui ne font que verser des larmes abondantes ; la joie n'est plus dans cette famille, car le rayon pur de leurs yeux est disparu, ils ne le verront plus.

Oh ! que dis-je, regrettée Albina, oui, nous te reverrons : la mort ne nous séparera pas, ne t'ôtera pas de notre pensée, la mort ne sépare que le corps, l'âme est au ciel, et ce changement de demeure ne diminue en rien ses affections. Bien loin de là : on aime mieux au ciel, où tout se divinise.

Oh ! mon amie Albina ! m'entends-tu ?

Que sont les lieux où tu es maintenant ?

Qu'est-ce que Dieu si beau, si puissant, si bon, qui te rend heureuse par sa vue ineffable, en te dévoilant l'éternité ?

Tu vois ce que j'attends, tu possèdes ce que j'espère, tu sais ce que je crois. Mystères de l'autre vie, que vous êtes profonds, que vous êtes terribles, mais quelquefois que vous êtes doux, oh ! oui bien doux, quand je pense que le ciel est le lieu du vrai bonheur durable.

Parents infortunés ! je veux vous consoler et voilà que je fais couler vos larmes plus brûlantes ! Pardon, mais c'est que moi aussi je regrette votre Albina, c'est que, moi aussi, la mort à fauché à mes côtés ! Ma première perte fut celle de ma bien chère mère. De vive et de riieuse que j'étais alors, je devins pensive et recueillie. Ce fut une fleur renversée dans un cercueil.

Depuis, plusieurs tombes se sont ouvertes devant moi, aujourd'hui encore c'est une bonne amie que je pleure : car j'avais su reconnaître en elle les douces et nobles qualités du cœur et son intelligence d'élite. Oui, vous avez raison de la pleurer : elle était digne de vous, parents chrétiens, digne de la religion sainte dans laquelle Dieu l'avait fait naître. Nous tous, parents, amis, jetons un regard vers le Ciel, contemplons à travers nos larmes cette nouvelle élue ; une couronne étincelante est suspendue au-dessus de sa tête, elle est composée de fleurs qui sont les symboles de ses grandes vertus.

Québec, janvier, 1898.

GILBERTE.

UN !... DEUX ! SAUT, AZOR !

(Voir gravure)

Qui n'a vu cette scène si fréquente, du bon vieux grand-père faisant faire des tours à son chien pour amuser les petits-enfants ?

Ont-ils l'air d'avoir du plaisir, de s'amuser, ces bons petits enfants ?

Il faut avouer qu'il y a de quoi ! Le grand papa,

tentateur s'il en fût, a mis un morceau de pain ou un os sur le nez d'Azor : celui-ci (Azor, et non le nez) ne doit pas avaler le morceau avant que l'ordre soit donné. Et le grand-père, tout en riant — ce dont le brave chien n'a pas l'air de beaucoup se formaliser, — fait entendre, bien espacés, les commandements :

“ Un !... Deux !... Saut, Azor ! ”

Ces chiens savants !... Tenez, mes petits enfants chéris, je vais vous dire à quoi servent ces chiens savants.

Quand, en 1866 (je n'avais que seize ans et demi alors) je m'engageai dans les zouaves pontificaux, nous avions pour instructeur le vieux grognard Lintermans, connu de tous ceux qui passèrent au régiment durant les dix ans d'existence des zouaves.

Tout notre contingent, en ce temps de 1866, ne se composait guère que de jeunes nobles. On n'était pas trop pressés de se rendre à l'exercice à cinq heures du matin ! C'est si assommant, de faire pendant deux heures : “ Tête, droite !... Tête, gauche !... Demi-tour à droite... peloton, tour, droite !... ”

Il faut croire que nous faisons tous ces tours de fort mauvaise grâce, car le vieux sergent, nous tournant tout d'un coup le dos, nous disait :

— Vous êtes encore plus bêtes que mon chien ! (c'était un Flamand : le vieux sergent, entendons-nous ! et non pas le chien). Viens ici, Rigolo, montrer à ces demoiselles comment c'qu'on fait !

Le chien se mettait sur ses deux pattes de derrière, et, au commandement, tournait la tête à droite, à gauche, tournait lui-même...

Nous partions d'un éclat de rire. Et le vieux ser-

ILLUSION D'OPTIQUE



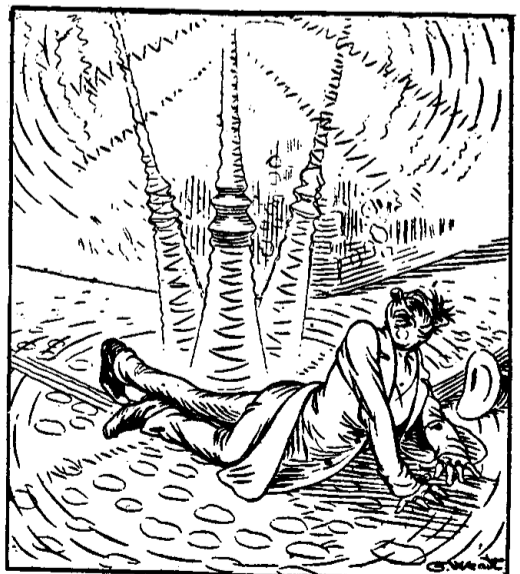
— Et pis, maintenant, s'agit d'marcher droit, mon vieux colon ; prends ce bec de gaz comme point de mire et en avant...



... tiens, tiens, mais n'en v'la deux à présent, faut tâcher moyen de passer entre les deux, mon brave Ferdinand...



— Nom de di' ! j'ai raté le joint.



— Y en avait donc un troisième... sacré brouillard, va !!!

gent, revenant à nous, gravement, de sa voix rauque :
— Vous voyez que mon cien il est pas encore si bête comme vous, tas de poules mouillées ! tâcez d'en faire autant !

Le bon sergent ne nous punissait pas autrement : la confusion, la honte, nous poussait à faire au moins aussi bien que Rigolo !—F. P.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons sous les yeux le numéro de janvier du *Monde Moderne*. Cette revue marche de succès en succès, si l'on en juge par les transformations qu'elle a subies extérieurement. Mais intérieurement, c'est autre chose ! Comment parler de ces gravures d'une finesse vous faisant rêver ? Comment analyser ces articles admirables : *Florence et Réceptions Royales au Petit-Trianon*. Il faudrait tout citer ; il faudrait dire aux architectes voulant des modèles : " Voyez les palais de la ville des Fleurs, prenez le numéro de janvier de 1898 du *Monde Moderne*, vous ferez des œuvres d'art."

Chaque livraison, paraissant le 1er de chaque mois, forme un joli volume de 160 pages. Abonnement : \$4.00 par an. Chez A. Quantin, 5, rue Saint-Benoît Paris.

Nous accusons réception, à l'Imprimerie Jeanne d'Arc, à Masson, comté Labelle (un nom d'imprimerie fort joli !) de son envoi du premier numéro de la *Famille Chrétienne*, publiée avec autorisation de S. G. Mgr l'Archevêque d'Ottawa. Nous y reviendrons, et lui souhaitons, en attendant, de grands succès.

LÉGENDES HONGROISES

L'AGNEAU

Jésus se promenait un jour à pied avec son fidèle disciple saint Pierre ; ils avaient déjà beaucoup marché, aussi étaient-ils las et ils éprouvaient en même temps un vif appétit. La puszta s'étendait à perte de vue et on n'y apercevait pas la moindre csarda ; les deux voyageurs continuaient leur route quand saint Pierre, qui ne cessait de scruter l'horizon, s'écria :

— Seigneur, j'aperçois là-bas la cabane d'un berger, allons-y, peut-être y trouverons-nous quelqu'un.

Ils marchèrent encore longtemps avant d'atteindre la cabane ; elle était habitée par un pauvre berger qui gardait les moutons de son maître. Il accueillit cordialement les voyageurs, les fit asseoir et leur demanda ce qu'ils désiraient. Notre-Seigneur, qui avait un vif appétit, dit au berger :

— Mon brave homme, tu n'as pas l'air bien riche, cependant tu trouveras bien quelque chose à nous donner à manger, car nous avons faim !

Le pauvre berger tomba dans de profondes réflexions ; comment restaurer ses hôtes, il n'avait rien qu'un morceau de pain sec et le petit agneau que son maître lui permettait d'élever. Le troupeau qu'il gardait était nombreux, mais il appartenait à son maître et il n'osait y toucher, il en était responsable. Que faire, mon Dieu ! se demandait-il ! sacrifier son unique agneau ? c'était tout ce qu'il possédait ; ne pas le tuer ? mais ses hôtes n'auraient rien à manger ?... le tuer ? alors il n'aura plus rien à lui... Peu importe, il en fait le sacrifice, et tirant de sa botte un couteau étincelant, à lame effilée, il saisit le petit agneau, le découpe en morceaux et le fait cuire en l'assaisonnant de paprika (1).

Quand le ragoût fût prêt, Jésus et saint Pierre s'assirent à côté de la marmite et mangèrent de fort bon appétit. Le berger regardait, attendant qu'on lui offrît quelque chose, car, lui aussi, avait faim et il aurait aimé, tout au moins, de goûter au mets qu'il venait de préparer ; mais ses hôtes le trouvaient bon et ils mangèrent tout ce qu'il y avait dans la marmite.

Quand le repas fut terminé, Notre-Seigneur dit à saint Pierre :

(1) Poivre rouge.

—Maintenant, Pierre, ramasse tous les os, n'en laisse pas égarer un seul.

Saint Pierre obéit, il les ramassa et les tendit à son Maître qui les glissa dans la manche de son szür. Pendant le sommeil du berger, Jésus sortit de la cabane et sema les os de l'agneau parmi les moutons ; de chaque os sortit un agneau, en tous points semblable à celui qui avait été mangé. Cela fait, les deux voyageurs s'éloignèrent de la hutte sans prendre congé de leur hôte.

Le lendemain matin, le berger, en examinant son troupeau, constata qu'il y avait un grand nombre d'agneaux étrangers, ils étaient aussi nombreux que ceux du propriétaire ; mais ce qu'il y avait de vraiment merveilleux, c'est que tous portaient sur la cuisse la marque du pauvre berger, celle qui, la veille, ne se trouvait que sur un seul agneau, sur celui qu'il avait consacré pour les voyageurs.

Il se mit alors à la recherche des voyageurs et, ne les trouvant pas, il comprit que Dieu seul avait pu faire un pareil miracle, il le remercia et se promit bien de toujours partager le peu qu'il aurait avec plus pauvre que lui.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Bien du temps s'est écoulé depuis le jour où les Montréalais eurent le plaisir d'entendre la charmante comédienne Lotta, dans la jolie pièce qui fit sa renommée *Pawn-Ticket 210*. Ce fut alors, sans contredit, un des plus grands succès théâtraux connus sur ce continent et le public doit forcément féliciter le gérant du théâtre de la rue Sainte-Catherine pour l'heureuse idée de donner cette pièce cette semaine. Mlle F. Roberts y est vue dans un rôle absolument nouveau pour elle. Représentant une fillette de dix-sept ans qui, dix ans avant l'action, se voit mettre à l'enchère par sa mère accablée de misère. Le programme du vaudeville est sans précédent. Magee et Cummins sont reconnus comme les hommes les plus habiles de nos jours dans leur genre. Mlle Gertrude Haynes introduit une spécialité entièrement nouvelle avec ses solos d'orgue, sans oublier Hadj Lessik, jongleur arabe et Mike Tracey, danseur de haute renommée.

LE MONTAGNARD

L'administration du patinoir Le Montagnard avait organisé une *masquerade* qui a eu lieu le 19 janvier. Il paraît que la fête a été très réussie. Le patinoir était décoré de drapeaux et tentures du plus bel effet. Le corps de musique Harmonie, dirigé par M. Hardy, rehaussait cette fête.

La compagnie Impériale de lumière électrique avait fait les choses grandement ; on avait l'illusion d'être en plein jour ! Il y avait foule de spectateurs : au point que tous ne purent trouver place.

Nous pardonnera-t-on une simple observation ?

Dans les vieux pays si mauvais, dit-on, il existe des lois interdisant sous peine d'amende et de prison, de prendre dans les mascarades, et par conséquent de ridiculiser, les costumes de ministres des cultes, catholiques ou autres, et de l'armée.

La liberté n'a jamais été la licence.

MONUMENT NATIONAL

Les étudiants en médecine de l'Université Laval n'oublient point leurs amis du MONDE ILLUSTRÉ, et nous leur en sommes bien reconnaissants.

Le 27 janvier, ils donneront une jolie séance dramatique et musicale au Monument National, à 8 heures du soir. Nous leur prédisons un réel succès : car enfin, on les aime partout, malgré les cris isolés que poussent, de temps à autre, certains braillards. Qu'ils continuent : étudiant ferme, ils ont le droit de s'amuser honnêtement, et personne ne leur fera un crime d'amuser les autres.

PARC SOHMER

On dit que l'attraction sera grande, dimanche prochain, au Parc Sohmer. Chants de toute sorte, musique excentrique, acrobates, on y trouvera de tout. La musique y sera bonne, la salle bien chauffée, bien éclairée, et beaucoup d'ordre : ce sera presque aussi beau qu'en été !

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Lagacé, 603, rue Sanguinet ; Albéric Sanguinet, 217, rue Fullum ; Mme G. Goulet, 63A, rue Champlain ; J.-B. Chamberlan, 128, rue Wolfe ; Joseph Farland, 968, rue DeMontigny ; J.-H. Marchand, chez Archambault, frères, 1453, rue Ste Catherine ; E. Verdon, 170, rue Saint-Charles Borromée ; Joseph Bélanger, 1238, rue Notre-Dame ; Michel Bourret, 667, rue Berri ; Joseph Lalonde, 14, avenue Côté ; C. Faille, 24, rue Boyer ; Dame Anatole Renaud, 107, rue Roy.

Mila-End.—Ernest Morin, 26, rue Young.

Pointe Saint-Charles.—A. Gariépy, 8, rue Paris.

Québec.—J.-W. Archambault, 65, rue Saint-Augustin ;

M. Poulin, 36, rue Artillerie.

Ancienne Lorette.—Aurel Drolet.

La Baie du Febvre.—Dr. Wm. Smith.

Sainte-Marguerite, Lac Masson.—Rév. A.-G. Moreau, Louiseville.—A. Lafrenière.

Granby.—Michel Desjardins.

Louell, Mass.—Mlle Marie-B. Lafrance, 744, rue Merrimack.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

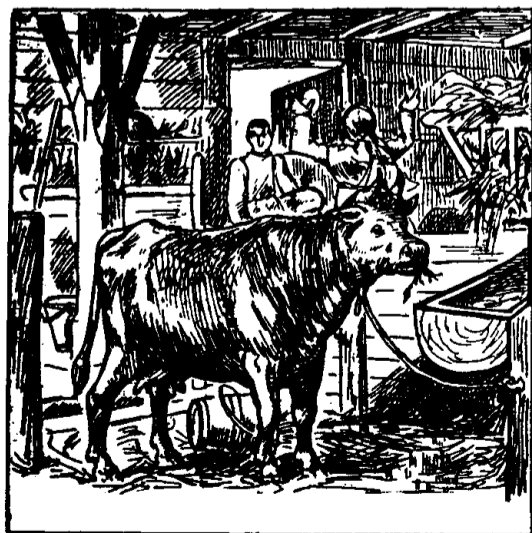
C'est en vain que le coupable
A mon Premier fait mon Dernier :
On applaudit à mon Entier
Quand mon Premier est équitable.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 716

Enigme.—La cédille.

Ont deviné : Mlle Chayer, Montréal ; Leda, Montréal ; Gilberte, Québec ; Mlle Zéphirine Guilbault, Montréal ; Mlles Philomène Reid, Léontine Lefebvre, Mme Vve N. Lefebvre, Dr Reid, E. Napennot, Mme A.-E. Jacques inst., Frs Dier, Saint-Télesphore ; Mlle Clotilda Morache, Montréal ; Rose-A. Mathieu, Montmorency ; Joseph Faille, La Prairie ; L.-L.-B. Zéphire, E.E.M. ; Delina, Léonidas, Blanche, Donat, Les Ecureuils.

GRAVURE-DEVINETTE



— Cette pauvre vache ! A qui donc appartient-elle ?
— J'ai vu le propriétaire tout à l'heure : ne le voyez-vous nulle part ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Il y eut une courte hésitation entre les jeunes gens, comme si, pour la première fois, chacun comprenait la gravité d'une parole trop significative.

Ils se regardèrent, comme s'ils redoutaient de constater l'état de leur cœur.

Robert venait de le dire, il partait le lendemain.

A quoi bon nourrir le commencement d'une illusion ?

Tous deux avaient l'instinct du danger ; mais, en même temps, une sourde irritation commençait à gronder au fond d'eux-mêmes.

Pourquoi leur était-il défendu de s'avouer que leur affectueuse entente présageait des sentiments plus doux encore ?

— Vous retournez en Suède ? reprit Carmen.

— Oui, mademoiselle, et je ne sais pas quand j'en reviendrai.

— Le devoir commande.

Robert s'inclina, sachant un gré infini à la jeune fille d'avoir prononcé ces mots.

Elle poursuivit sur un autre ton :

— Tous ici, nous aurions voulu vous garder quelques jours encore.

— Je vous en remercie ; mais pourquoi ce désir ? . . . Je serais resté à Kerlor une semaine de plus, que je n'aurais réussi qu'à rendre plus amère la séparation.

C'était plus fort que lui ; les paroles jaillissaient de ses lèvres ; il ne regrettait pas d'avoir parlé, car sa conscience, après le long combat qui s'était livré en lui, lui disait qu'il en avait le droit. Il avait cependant la gorge serrée par une violente appréhension.

Qu'allait répondre Carmen ?

Mlle de Kerlor avait pâli ; ce n'était plus la jeune fille au geste volontaire, à la frivolité apparente, qui semblait refuser de prendre les choses au sérieux. Ce fait si simple, si peu imprévu du départ de Robert, venait pourtant de la bouleverser d'une façon incroyable.

L'officier ne devina rien tout d'abord ; mais une délicieuse chaleur lui avait envahi le cœur.

La contagion du bonheur ne pouvait que se développer, chez les jeunes gens, après deux cérémonies consacrées à l'exaltation de l'amour conjugal.

Robert eut un soupir de regret. Il reprit :

— Il me semblait déjà que nous nous connaissions depuis très longtemps. . . . Cela me fait beaucoup de peine de partir ainsi.

Carmen s'écria :

— Vous nous regretterez donc ?

— Beaucoup, mademoiselle. . . . Il faut être seul dans la vie pour comprendre ce qui se passe en moi, au milieu d'une famille aussi tendrement unie que la vôtre.

— Vous penserez souvent à nous ?

— Il ne s'écoulera pas une journée, mademoiselle, sans que je me rappelle votre délicate bonté.

Carmen eut un geste.

— Oui, continua Robert, vous avez voulu donner au pauvre officier, au moment où il va reprendre sa route à travers le monde, cette aumône du cœur qui n'engage que celui qui la reçoit. . . . J'ai bien compris et je vous en remercie.

Carmen répliqua vivement :

— Mais, capitaine, votre exil ne saurait être que temporaire.

— Qui sait ?

— Si importante que soient des missions du genre de la vôtre, elles prennent fin.

— Oui, peut-être, après de longues années. . . . Je n'ai même pas le droit d'envisager un avenir où je serai libre. . . . Je ne le veux pas, d'ailleurs, ma vie appartient à mon pays.

— Cependant, vous avez obtenu un congé.

— Il va falloir que je travaille beaucoup en rentrant à mon poste pour arriver au but que je me propose.

— Vous devez donc vous rassurer. . . Il y a tant de gens, même parmi vos collègues, qui ne cherchent pas à rattraper le temps perdu.

— Le temps perdu ! répondit Robert dont le regard s'illumina ; mais c'est à-dire que, depuis que je vous ai revue, j'ai eu la sensation de vivre deux existences. . . . Votre souvenir restera inoubliable mademoiselle.

Carmen soupira ; subitement une poignante tristesse envahit ses traits.

Elle murmura :

— A votre tour, monsieur, montrez-vous généreux.

Il répliqua, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Mademoiselle ! . . . Savez-vous bien que pour la première fois de ma vie, j'ai peur. . . . oui, j'ai peur de me tromper.

Il contemplait cette fleur de jeunesse et d'amour : il la respirait ; il se grisait de ce parfum délicieux, sachant bien que l'enchantement allait cesser.

Carmen avait conscience de ce bonheur qu'elle semblait procurer à Robert.

Son sein se soulevait ; elle aurait souhaité qu'il fût plus heureux encore ; elle aurait voulu surtout que ces félicités ne fussent pas sans lendemain.

Ils se sentaient tous deux entraînés par un irrésistible courant de passion.

C'était comme un vertige ; une puissance qui anéantissait leurs volontés les emportait à travers l'espace ; ils franchissaient des torrents, ils côtoyaient des abîmes, rien n'entravait leur course jusqu'à ce paradis terrestre, d'où ils prenaient leur vol pour planer dans l'azur.

Ce fut lui, le soldat sans reproche, qui retrouva le premier la froide notion des choses.

Sa loyauté intrépide lui défendait de verser plus longtemps à cette jeune fille l'ivresse des illusions défendues.

C'était à lui qu'il appartenait de renverser courageusement le frêle édifice de leurs espérances.

Le capitaine Robert d'Alboize n'avait pour ainsi dire que son nom et son épée ; mademoiselle Carmen de Kerlor était à ses yeux une riche héritière.

Tout son honneur de soldat protestait contre l'étrange faiblesse qu'il avait subie ; il se blâma, lui, un homme qui avait vécu déjà, d'avoir voulu profiter de l'inexpérience de cette enfant.

Dans son ombrageuse fierté, il s'accusa d'avoir tenté une œuvre de séducteur. Le capitaine d'Alboize eut un frémissement en songeant qu'on pourrait le prendre pour un chasseur de dot.

Carmen lui répondit :

— Moi, monsieur, je suis plus confiante, je ne doute pas de votre amitié.

Il prononça :

— Vous avez raison, mademoiselle. . . . Nous sommes des amis. . . . Nous resterons des amis.

Elle vit ce regard clair et décidé ; elle comprit que cet homme avait assez d'empire sur lui-même pour ne pas sortir de son devoir, tel qu'il le concevait, d'une façon peut-être trop étroite, trop rigide, suivant elle, mais qui grandissait encore l'officier à ses yeux.

Ce n'était pas la fière mademoiselle de Kerlor qui donnerait le spectacle d'une défaillance en face de cette virilité.

Elle retrouva sa force de caractère : elle ne voulait pas que son imagination continuât à l'entraîner dans le domaine des décevantes chimères.

Leur physionomie refléta un changement d'expression. Ils redevenaient très graves, très réfléchis, tout en gardant dans les yeux le doux rayonnement de leur mutuelle tendresse.

Robert d'Alboize prononça d'une voix où la passion était maîtrisée par la volonté ;

— Nous avons été victimes de ce hasard, qui se plaît à égarer les esprits en leur laissant croire qu'une heure bénie a sonné. . . . Oui, à un moment imprévu, on se trouve en présence d'un être qui semble destiné à vous comprendre mieux que ne l'a fait personne jusque-là. Un regard, un sourire, un geste spontané le disent clairement. . . . Puis, chacun passe, et la vision s'évanouit.

— Il n'en est pas toujours ainsi, murmura Carmen.

Robert continua avec le même désenchantement :

— Peut-être, mais il est peu sage de prendre au sérieux les fantaisies du sort. . . . Les êtres pour lesquels luit cet éclair trompeur de prédestination se rencontrent souvent dans des conditions bizarres. Imaginez deux trains se croisant, quand la vitesse est ralentie et que l'on peut examiner les voyageurs. . . . Imaginez deux vaisseaux qui passent assez près l'un de l'autre—ce qui n'exclut pas le danger possible rendant la sensation plus aiguë. Du bord de chaque bastingage, un homme et une femme se contemplent, ils sont l'un avec l'autre pendant quelques secondes. . . . La mer les sépare bientôt.

—Oui, dit Carmen avec une profonde mélancolie, mais ils ne se revoient pas.

—Eh bien ! poursuivit Robert, ne vaut-il pas mieux qu'ils ne se retrouvent jamais en présence, si le destin ne veut pas les unir définitivement ?... Certes, il y a des privilégiés pour qui la vision est moins fugitive... Au bal, ils peuvent danser ensemble, se serrer la main, entendre le son de leurs voix... Si la jeune fille est miséricordieuse, elle abandonne souvent la rose qui est à son corsage... Il n'en est pas moins vrai que, à un moment fatal, chacun poursuit sa route... C'est toujours le devoir qui commande.

—Et tout est fini ! soupira Carmen.

Robert ajouta :

—Nous devons quand même remercier la puissance occulte qui nous a permis, au milieu de l'existence terre à terre, d'entrevoir le ciel bleu de l'idéal... J'ai eu cette bonne fortune, mademoiselle.

Carmen eut deux grosses larmes dans les yeux ; elle détacha une rose de son bouquet et la tendit au capitaine, qui la saisit avec émotion.

Ce fut fait si rapidement que personne, pas même Mme Vernier, ne s'aperçut du jeu de scène.

Mlle de Kerlor resta quelques instants douloureusement songeuse puis, elle aussi commanda à son trouble. Elle voulut se montrer digne de l'intrépidité de Robert.

—Suivons notre destinée dit-elle.

—Vous comprenez qu'il faut que je parte ?

—Je le comprends.

Et tous deux en même temps eurent cette réflexion désolée au fond du cœur : Pourquoi nous sommes-nous revus ?

Ils étaient si joyeux quelques jours auparavant, en pensant qu'ils allaient être réunis de nouveau.

Ils se regardèrent, voulant se donner un mutuel courage. Ils n'arrivèrent qu'à lire dans leurs yeux éperdus comment ils souffraient.

Robert s'écria d'une voix profonde :

—Vous me promettez de me conserver votre affection ?

—De grand cœur.

—Ah ! nous aurions éprouvé de bien douces joies, s'il nous avait été permis de prolonger ce rêve brisé... Mais, il faut nous incliner. C'est la vie.

—Reviendrez-vous capitaine ?

—Je n'ose pas... Je ne veux pas l'espérer.

—Eh bien !... adieu !...

Ils se tendirent la main.

L'étreinte fut d'une éloquence significative et se prolongea jusqu'à l'extrême limite de la mesure permise.

Malgré cette vaillance commune, chacun sentait que l'autre emportait une partie de son cœur.

Robert d'Alboize l'avait dit : C'était la vie.

Carmen se demanda si le bonheur n'était qu'une fiction.

Mariana ne les avait pas perdus des yeux.

Bien que Carmen et Robert se fussent exprimés à mi-voix, se gardant bien de trahir leurs sentiments par un geste trop expressif, car ils étaient peu isolés de cette foule, qui pouvait les entendre, malgré ces précautions, Mariana devinait leur trouble.

Un ironique sourire aux lèvres, elle se disait que, dans quelques jours, Mlle de Kerlor penserait à tout autre qu'à ce bel officier.

Georges et Hélène rentrèrent, souriants, rayonnants d'extase.

Mme Vernier se demanda si la ruine qui allait les frapper n'aurait pas dû arriver avant le mariage.

Puis, elle eut un haussement d'épaules, rendant cette justice à M. de Kerlor et à Mlle de Penhoët que la catastrophe ne leur aurait pas fait différer leur union.

Il valait donc mieux que le malheur les atteignît au premier quartier de la lune de miel.

On verrait, dans quelque temps, ce que vaudraient ces démonstrations d'amour.

XXX

L'HOPITAL DES RÉCOLLETS

Nous avons laissé François Champagne au moment où le pauvre garçon roulait dans les décombres fumants du petit hôtel de la rue de Prony.

On transporta le sapeur-pompier à l'hôpital militaire des Récollets, dans le dixième arrondissement.

François était couvert de contusions et de brûlures, mais il n'avait aucun membre fracturé.

Le médecin de service ordonna un pansement compliqué, laissant au major, dont la visite n'avait lieu que le lendemain matin, le soin de se prononcer.

François passa la nuit dans un état d'abattement beaucoup plus inquiétant qu'on ne l'aurait supposé.

Il avait une fièvre terrible et battait la campagne. A l'aube, pourtant, il dormit un peu.

Quand le chirurgien-major examina le blessé, il constata que l'état de François Champagne était très grave.

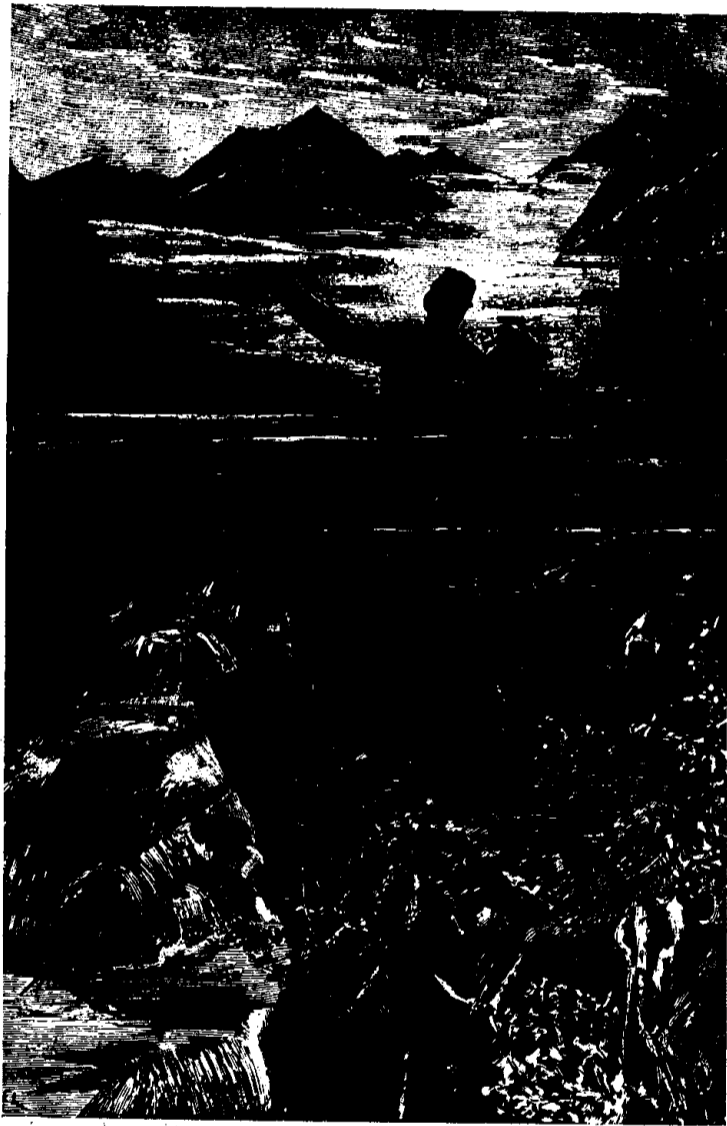
Il y avait des lésions intérieures, peut-être un épanchement au cerveau.

Toutefois, grâce à la vigoureuse constitution de l'homme et à l'absence de toute maladie constitutionnelle, la situation ne paraissait pas encore désespérée.

Il fallait, par exemple que le pompier fût l'objet de soins assidus.

François ne paraissait pas souffrir beaucoup. Il était très abattu et ne parlait pas.

De temps en temps de grosses larmes coulaient sur ses joues décolorées.



Rien n'entravait leur course jusqu'à ce paradis terrestre.—Page 636, col. 2

La fièvre persistait, malgré la quinine administrée à doses progressives.

Le major eut un hochement de tête de mauvais augure.

Les plaies extérieures seraient vite cicatrisées, mais les lésions internes devenaient de plus en plus menaçantes. Il était évident que des organes essentiels étaient atteints.

On demanda à François où il souffrait

Le vaillant garçon, le regard terne, la voix affaiblie, ne semblait pas comprendre.

Il fallut insister pour lui arracher un mot. Alors il balbutia :

—Je n'ai rien... C'est un peu de fatigue... Je voudrais retourner à la caserne.

Il ne pouvait pas manger ; les médicaments lui répugnaient ; il suppliait qu'on le laissât tranquille.

Poulot venait tous les jours à l'hôpital et passait près de son ami tout le temps que le service lui permettait.

François ne parlait pas plus à Etienne qu'aux autres personnes.

Cependant l'état du blessé ne paraissait pas s'aggraver ; mais la prostration ne diminuait pas. François restait immobile pendant des heures entières.

Quand on voulait le faire parler, il fermait les yeux et feignait de dormir.

Etienne Poulot, ainsi que François l'en avait prié, avant qu'il eût perdu connaissance, s'était rendu chez Rose Fouilloux.

La tireuse de cartes, en voyant la figure bouleversée du camarade de François, avait tout de suite jeté un cri. Les yeux agrandis, la respiration suspendue, elle avait attendu avec une mortelle angoisse que le pompier parlât.

—Voilà !... avait dit Etienne, n'est-ce pas ?... François...

—Il est mort ? avait interrogé Rose, dont le cerveau menaçait d'éclater.

—Non !... Oh ! non, Dieu merci !... avait répliqué Etienne. Seulement, il a... il est... Enfin, bref, on l'a transporté aux Récollets.

Rose Fouilloux eut un accès de désespoir.

Etienne, qui reprenait peu à peu son sang-froid, finit par s'expliquer.

Il raconta ce qui s'était passé. Le récit du Bourbonnais fut d'une simplicité terrifiante.

La tireuse de cartes, qui s'était affaissée sur une chaise, se leva brusquement.

—Je veux le voir, cria-t-elle.

—Je vais demander pour vous la permission au chef, balbutia Etienne.

—Voyons, madame, reprit Poulot, il ne faut pas vous désespérer comme cela... Je vous assure que cela ne sera pas grand'chose... François m'a bien recommandé de vous rassurer... Il m'a dit comme ça...

Etienne, malgré tous ses efforts, n'était pas convaincu, et par conséquent, il lui était impossible de dissiper les alarmes de Rose.

—Je vous en supplie, reprit-elle, allez demander au capitaine la permission pour que je puisse entrer à l'hôpital...

—Oui... oui... madame... Certainement...

Etienne Poulot était déjà parti.

Rose se tordit les bras. Elle s'écria d'une voix sombre :

—Nous étions trop heureux... Du reste, les cartes l'avaient prêté...

Elle courut embrasser Claudinet, qui dormait encore, car il n'était que huit heures du matin.

Rose ne voulut pas réveiller son fils ; elle prit place à côté du berceau et pleura silencieusement.

Elle avait une sensation d'éroulement, bien que le camarade de François lui eût affirmé que les blessures de celui-ci seraient promptement guéries.

La femme de ménage arriva et trouva la tireuse de cartes dans une surexcitation effroyable. Cette femme apportait le journal, que la marchande déposait chaque matin chez la concierge pour la locataire.

Rose voulut le lire ; ses yeux étaient brouillés ; elle ne parvenait pas à assembler deux mots.

Ce fut la femme de ménage qui lut le compte-rendu de l'incendie.

La conduite de François Champagne excitait la plus vive admiration.

La façon dont il avait sauvé la petite fille était décrite avec une émotion poignante.

Quand François était retourné dans la fournaise, c'est qu'il croyait, prétendait le journal, qu'il restait encore quelqu'un à arracher aux flammes.

Les reporters n'avaient pu saisir exactement l'épisode de la poupée Jacqueline. Il n'y avait que François et la petite fille qui savaient à quoi s'en tenir à ce sujet.

En dernière heure, le journal annonçait que l'état du pompier blessé était aussi satisfaisant que possible et que sa vie n'était pas en danger.

Quelques lignes encore étaient consacrées à ce brave François Champagne, qui avait déjà sauvé six personnes et qui attendait encore une décoration.

Les larmes de Rose Fouilloux devinrent moins amères en voyant imprimer le nom de son mari et l'hommage rendu à son héroïsme.

La tireuse de cartes, qui avait cru que Poulot n'osait pas lui révéler toute la vérité, ne pouvait pas mettre en doute les renseignements de son journal.

C'était imprimé !

Elle ne voulut donner aucune consultation ce jour-là et elle attendit, avec une impatience impossible à décrire, le retour d'Etienne.

Poulot ne put venir qu'après la soupe du soir. Il avait des nouvelles de François. Elles n'étaient ni bonnes ni mauvaises. Quant à la permission, il en avait dit un mot au sergent-major, qui s'était engagé à présenter la chose au capitaine.

Finalement, Rose n'avait pas encore pu obtenir cette autorisation et elle devait attendre le jour où le public pouvait entrer.

C'était un dimanche.

Rose avait pris Claudinet sur ses bras. Mme Midoux, la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir, avait voulu accompagner la tireuse de cartes à l'hôpital, craignant pour elle une émotion trop violente.

La vérité était que Rose avait passé près de trois jours dans des trances affreuses.

Ses voisines cherchaient à lui faire entendre raison ; le bon Poulot tous les soirs, n'apportait plus de mauvaises nouvelles, mais l'affaïssement de la malheureuse ne diminuait pas.

Après l'espoir qu'elle avait cherché à s'imposer, à la première heure, c'était l'incertitude qui la tuait.

Et puis, les cartes n'avait-elle pas parlé ?

Le journal, si rassurant le premier jour, se montrait plus réservé touchant François Champagne et annonçait brièvement que l'état du blessé restait stationnaire.

—Dire que, se disait Rose en sanglotant, je ne puis rien pour lui. Je suis sa femme... Il m'est défendu d'aller l'embrasser avant le jour de la visite... C'est à devenir folle !

Cette commotion morale avait eu l'effet le plus déplorable sur la malheureuse, qui était atteinte, comme on le sait, dans les sources mêmes de la vie.

Sa toux était devenue plus fréquente. Rose, au bout d'une quinte prolongée, avait eu l'âcre goût du sang dans l'arrière-gorge ; la plèvre menaçait de se déchirer à la suite des violentes contractions de la poitrine.

Enfin, elle put aller à l'hôpital.

François Champagne était dans la salle Villars, au No 14.

L'aménagement des Récollets était aussi soigné que celui des hôpitaux civils. La propreté la plus grande régnait partout.

Un clair soleil entra par les hautes fenêtres, s'efforçant de rendre aux malheureux qui souffraient l'espoir de revenir bientôt à la santé, de leur donner le courage, cette joie de vivre, plus efficace que tous les médicaments.

Tous les malades étaient jeunes, à part un vieux tambour, dont la tunique placée sur une chaise portait trois chevrons.

Rose essuya les larmes qui ruisselaient sur son visage fatigué ; elle ne voulait pas que son mari la vît pleurer.

Il ne faut pas affliger davantage ceux qui souffrent ; quel que soit leur état, on doit devant eux maîtriser ses angoisses et sourire, quand on a soi-même la mort dans l'âme.

Rose comprenait tout cela ; par un effort de volonté, elle refoula ses pleurs et s'avança vers François.

—Eh bien ! mon pauvre ami ! fit-elle d'une voix saccadée, comment te trouves-tu ?

Elle l'embrassa ; puis elle lui tendit Claudinet, dont la joue effleura les lèvres du blessé, sans que celui-ci eût la force de les remuer.

Alors, la malheureuse femme, qui avait pourtant fait appel à toute son énergie, sentit que quelque chose se broyait en elle.

François n'avait pas répondu ; aucune flamme n'avait passé dans son œil atone.

—Mon Dieu ! fit Rose, tu ne nous vois pas ?

Au son de cette voix chérie, une contraction agita la face du pompier ; son regard fut moins vague ; il semblait que François allait sortir de sa léthargie ; mais ce réveil était d'une lenteur effroyable.

Rose tenait toujours son enfant dans ses bras.

Le petit se pencha et sa menotte saisit la moustache de son père.

—Papa !... Papa ! fit Claudinet.

Subitement, à ce doux mot, le visage du blessé s'anima ; la torpeur disparut ; le bon sourire revint éclairer sa face.

Dodo !... continuait l'enfant... Papa !... Dodo !... Bien sage !

Alors, François Champagne prononça distinctement ces mots :

—Sacré gosse, va !

—François ! mon pauvre François ! murmura la tireuse de cartes.

Il la regarda et poussa un soupir.

—Ah !...

Ce fut tout ce qu'il put dire : sa tête, enveloppée de bandes et de compresses, qu'il avait un peu soulevée, retomba sur l'oreiller ; il ferma les yeux comme s'il avait une irrésistible envie de dormir.

L'infirmier intervint.

—Le major a bien recommandé de ne pas trop le fatiguer, dit-il du ton d'un soldat, qui a reçu la consigne, mais qui veut l'exécuter doucement.

Rose demanda des détails qu'elle écouta avidement.

François Champagne ne se plaignait pas ; quand on le pensait, il ne faisait pas un mouvement ; jamais les médecins n'avaient vu un malade aussi docile.

Malheureusement, quand on le questionnait, il ne répondait rien.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

UN MALHEUREUX

Est celui qui ayant un mauvais rhume, ne prend pas du Baume Rhumal, le seul remède qui pourrait le guérir.

CHOSSES ET AUTRES

—Les sardines sont maintenant mises en flacons au lieu de boîtes de ferblanc.

—Il se construit actuellement 87 vaisseaux de guerre en Angleterre, dont 34 pour des gouvernements étrangers.

—Une dépêche de Winnipeg mande que la législature de Manitoba sera convoquée pour le 11 ou le 18 de février.

—Toutes les puissances européennes, à l'exception de l'Angleterre et de l'Italie, ont chacune un ambassadeur auprès du Vatican.

—A Chicago, il y a 612 églises protestantes et 106 églises catholiques. Les luthériens et les méthodistes y sont les sectes les plus nombreuses.

—Les amis de la France apprendront avec plaisir que le nombre des naissances a excédé les décès de 94,000 en 1897, dans notre ancienne mère-patrie.

—Les pertes par le feu aux Etats-Unis, durant l'année 1897, ont été \$100,024,500. C'est presque \$18,000,000 de moins que durant l'année précédente.

—Le Japon a déjà une marine redoutable. Il fait construire en ce moment quatorze cuirassés et croiseurs, et huit torpilleurs.

—On n'a jamais vu autant de monde se diriger vers le Yukon. Les vapeurs qui partent de Vancouver à destination de l'Alaska sont déjà obligés de refuser des passagers.

—Quelques-uns des Juifs les plus avancés qui vivent aux Etats-Unis proposent que leurs coreligionnaires observent à l'avenir le Sabbat comme les chrétiens, c'est-à-dire le dimanche au lieu du samedi.

—L'empereur Guillaume a loué en Chine le territoire de Kiao-Tchéou pour 99 ans. Cela assurera à l'Allemagne un dépôt de charbon en Extrême Orient et un point de ravitaillement pour sa flotte.

—De l'avis des médecins spécialistes, il règne en ce moment à New-York, et dans quelques Etats environnants, une véritable épidémie de suicides parmi les jeunes filles et les jeunes femmes. On signale, en effet, plus de cent suicides en moins d'un mois.

—La Russie est vraiment un pays extraordinaire. Elle achève précisément la construction du plus grand chemin de fer du monde, devant relier l'océan Pacifique à la mer du Nord. Voici qu'elle se propose maintenant de construire un canal à travers l'Europe. Le coût de cette entreprise est porté à cent millions de dollars !

25c. RIEN QUE CELA

Pour une bouteille de Baume Rhumal, et quelle somme de soulagement nous procure ce remède : la toux, le rhume obstiné, rien ne lui résiste.

—Voulez-vous savoir ce que dépense annuellement New-York pour le sport et la coquetterie ?

Eh bien, voyez. C'est incroyable, mais c'est vrai.

La population de la métropole dépense tous les ans \$6,000,000 pour les théâtres ; \$15,000,000 pour les chevaux ; \$20,000,000 pour les diamants ; \$30,000,000 pour les cigares et le tabac ; \$70,000,000 pour les vins et autres liqueurs ; \$30,000,000 pour les voyages océaniques ; \$7,500,000 pour les bicyclettes, et \$3,000,000 pour les fleurs—chrysanthèmes pour la plupart. Cela forme un total de \$182,000,000. New-York s'amuse !

—The Delineator, de Toronto, justifie sa réputation de journal des dames. Non seulement, il contient les modèles les plus nouveaux de la mode de Paris et de New-York ; mais encore, il en donne les patrons, la façon de coupe et d'ajustement. Il publie des articles fort intéressants sur les coutumes et usages locaux il donne de charmantes nouvelles, des conseils sur l'étiquette à observer dans les réceptions et les repas.

L'abonnement n'en est que de \$1. par an ; un numéro, 15c. On s'abonne à : The Delineator Publishing Co, 33, rue Richmond, Ouest—Toronto (Ont.).

Tour du monde.—Journal des voyages et des voyageurs.—Sommaire du 1er janvier 1898 : L'insurrection crétoise et la guerre gréco-turque, H. Turot ; A travers le monde : Les jardins d'essai coloniaux, J. Dybowski ; Civilisations et religions : Notes sur Mascate ; Missions politiques et littéraires : L'expédition et la mort de Bottego, H. Méhler de Mathuisieulx ; Une ville bâtie en un mois (la ville de Skaguay en Alaska) ; A travers la nature : Les automobiles : La voiture Mors, P. Meyan. Abonnements : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

—Les travaux de percement du canal projeté entre la Baltique et la Mer Noire doivent commencer au printemps prochain. L'une des extrémités de ce canal sera à Riga sur la Baltique et l'autre à Kherson sur la Mer Noire, près de l'embouchure du Dnieper ; sa longueur sera d'environ 1,000 milles maritimes, sa largeur sera de 235 pieds à la surface, et sa profondeur de près de 33 pieds. Les vapeurs à long cours pourront y naviguer avec une vitesse de six nœuds à l'heure. Ce canal sera éclairé à la lumière électrique et les travaux ont été évalués à \$102,500,000.

—Sommaire de la Nouvelle Revue du 1er janvier 1898 : Alphonse Daudet, A. Albat ; Confrontation de deux siècles, Cte C. de Moüy ; Plus loin, Vtesse G. de Vauchier ; Un sujet de la reine, P. Hamolle ; De Paris à Paris, par Lisbonne, le Sénégal et le Soudan, A. Mutet ; Hawaï libre, G. de Wailly ; Les deux filles de M. Bachstrom, C. de Halden ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Ce qui se dit à Paris ; Noël d'Alsace ; Par-delà la mort ; Le petit Chaperon Rouge.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sports ; Carnet mondain ; Mode. Bureau : 28, rue de Richelieu, Paris.

IL N'Y EN A QU'UN

Pour guérir une bronchite grave, il n'y a qu'un spécifique vraiment bon, c'est le Baume Rhumal, essayez-le : 25c partout.

CONSOMPTION GURIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, recut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Envoyer ce journal en écrivant : S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).



PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre - Dame

En face du Palais de Justice.



LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Table with 2 columns: ABONNEMENT, Un an 6 mois 3 mois. Rows for Paris et Seine, Départements, Etranger.

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Onze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussé.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BANQUE ' BRITISH EMPIRE, ' MONTREAL Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature. Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES ARCHAMBAULT & BELIVEAU LIBRAIRES-PAPETIERS No 1617, Notre-Dame, Montréal Agent général pour le 'Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite,' par J. Ahern.



'La Presse'

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE 54,000 PAR JOUR

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



14k



14k

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner, si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$8.50 : ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel
Éditeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

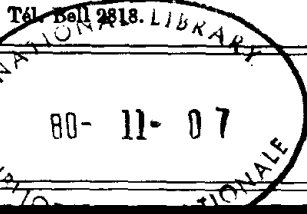


Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.



44159



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

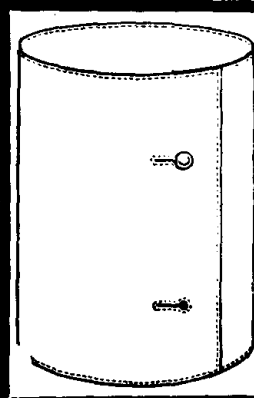
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



Nouveautés...

Chapeaux.

Cravates,

Gants,

Fourrures, etc.

Parapluies

Corps et

Caleçons

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Aluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les Jundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE



TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year, four months, \$1. Sold by all newsmen. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait-il en même temps le plus riche en littérature fine et le meilleur marché entre tous

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Gilets et collerettes de dames

Avec notre vente régulière du mois de janvier, à un escompte de 33 1/2 pour cent sur toutes les nouveautés qui sont de première classe, le Gros Magasin offrira quatre grandes occasions spéciales demain, à des prix qui ne paient pas la confection. Notre but est d'écouler promptement. Voici les prix, lisez-les :

Gilets à bon marché

100 gilets noirs et de couleurs en étoffes des toutes sortes, il y en a d'unies et d'autres garnies en fourrure, pour dames comme ils ne sont pas dans le genre de cette saison, nous les écoulons sans réserve, prix régulier de \$5.25 à \$8.50 demain 87c.

25 habits-couverts blancs et de couleurs, quelques-uns sont beaucoup salis, ils ont des capuchons et des coutures avec navelures, pour dames, et vendus neuf à \$12.50, à écouler, à 87c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Gants genre Grenoble

La balance de ce superbe lot de gants Suède français à écouler cette semaine

Ces excellents gants Suède ont été faits pour être vendus à 75c. Le gros magasin a acheté tous ceux qui étaient fabriqués et les offre à 49c.

Jupes de robes pour Dames

Belles jupes de robes prêtes à porter, pour dames, prix de vente, \$1.58.

Coton à drap

L'évènement de la saison, les grosses valeurs offertes au gros magasin :

Coton jaune à draps, 72 pcs, valeur régulière 18c, pour 12 1/2c.

Coton croisé à draps, 72 pcs, valeur régulière 19c, pour 12 1/2c.

Coton blanchi à draps, 72 pcs, valeur régulière 23c, pour 16c.

Coton croisé à draps, 72 pcs, valeur régulière 25c, pour 18c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Brochés Français

45 pièces de nouveau broché français à costumes, très jolies combinaisons de couleurs et chic effets, bonne valeur à 40c la verge. pour 23c.

Draps à costumes

38 pièces de chic draps à costumes, convenables pour la mi-hiver, tous de bonnes couleurs et valant réellement 25c à 30c la verge. Prix de vente, pour 17c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame